

COLLECTION DIRIGÉE PAR ANNE VERMÈS



YANN HARLAUT
YOHANN CHANOIR

CONVAINCRE
— *comme* —
JEAN JAURÈS

COMMENT DEVENIR
UN ORATEUR D'EXCEPTION

EYROLLES

LA GRANDE ET LA PETITE HISTOIRE
AU SERVICE DE L'ENTREPRISE

COLLECTION DIRIGÉE PAR ANNE VERMÈS



YANN HARLAUT
YOHANN CHANOIR

CONVAINCRE
— *comme* —
JEAN JAURÈS

COMMENT DEVENIR
UN ORATEUR D'EXCEPTION

EYROLLES

LA GRANDE ET LA PETITE HISTOIRE
AU SERVICE DE L'ENTREPRISE



Cette collection propose de créer une passerelle entre des hommes du passé - leaders, bâtisseurs, entrepreneurs - et ceux d'aujourd'hui, confrontés à des choix et à des décisions dans leur vie professionnelle.

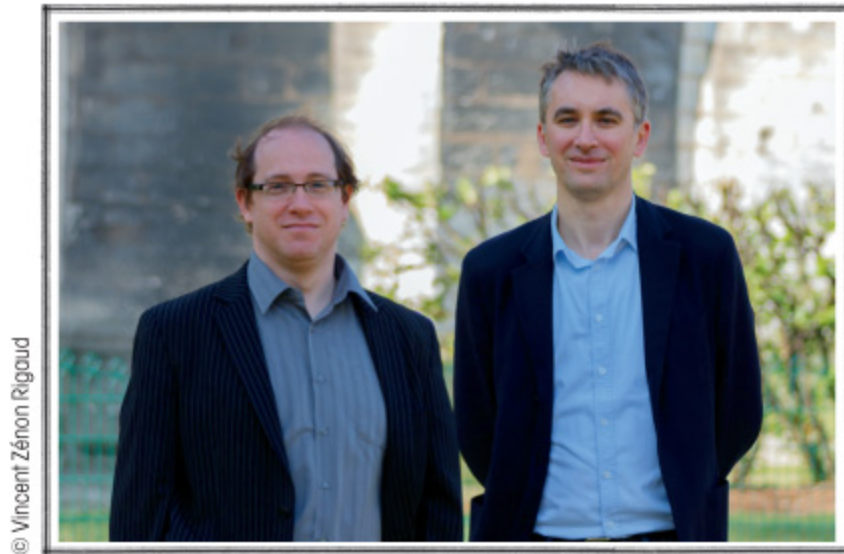
Ces ouvrages vous fourniront des leçons utiles pour le présent et vous permettront de donner ou de redonner du sens à ce que vous vivez en entreprise en vous inspirant de ce que d'autres ont vécu.

CONVAINCRE comme JEAN JAURÈS

Jean Jaurès est un modèle d'éloquence qui a érigé ses qualités d'orateur en véritable art et a su éveiller les consciences pour mieux galvaniser les foules. Charismatique, logique et lyrique, cette personnalité hors norme a forgé puis éprouvé sa technique, construisant son argumentaire au moyen d'exemples, de données et de métaphores. Rien n'était plus important pour lui que les idées, visant le cœur et l'intelligence, la passion et la raison : « Le courage, c'est de chercher la vérité et de la dire », aimait-il rappeler. Il reste un modèle pour ceux qui sont amenés à parler en public et un exemple remarquable de leadership fondé sur la cohérence entre paroles et actes.

Laissez-vous captiver par la voix claire de Jean Jaurès et découvrez, au fil des pages, les clés de son éloquence pour convaincre aisément vos interlocuteurs !

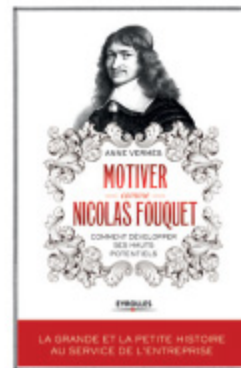
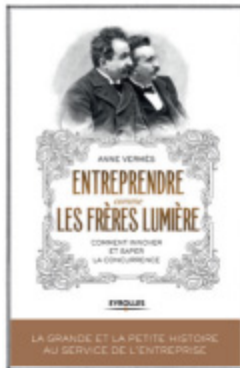
LES AUTEURS



Docteur en histoire, **Yann Harlaut** est consultant culturel chez Traits d'Unions et spécialiste de l'analogie entre histoire et entreprise. Il intervient en conférence sur les grandes personnalités de l'histoire et en formation, notamment sur la transmission des savoirs.

Agrégé d'histoire, doctorant à l'EHESS et professeur au lycée Jean-Jaurès de Reims, **Yohann Chanoir** est auteur de plusieurs contributions et communications sur la Grande Guerre et le cinéma comme source historique.

DANS LA MÊME COLLECTION

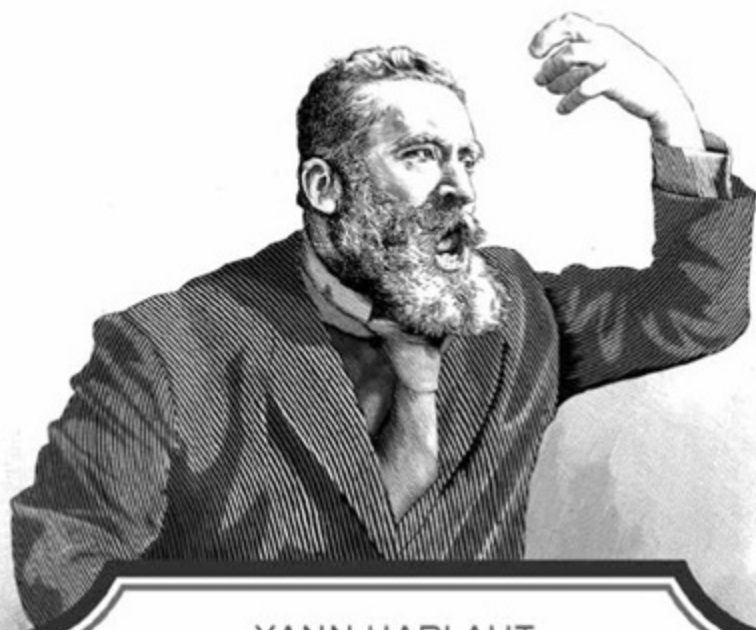


UNE COLLECTION DIRIGÉE PAR ANNE VERMÈS



Croisant des univers a priori aussi éloignés que le management, l'histoire et l'art, Anne Vermès s'empare des grandes figures du passé pour nous aider à comprendre les défis de demain. Diplômée de Droit et d'Économie et également du troisième cycle d'urbanisme et d'architecture de l'Institut d'Études Politiques de Paris, Anne a créé « Traits d'Unions », entreprise d'accompagnement, de formation et de conseils auprès de dirigeants. Elle pilote, en outre, une entreprise familiale pratiquant l'agriculture raisonnée.

COLLECTION DIRIGÉE PAR ANNE VERMÈS



YANN HARLAUT
YOHANN CHANOIR

CONVAINCRE
— *comme* —
JEAN JAURÈS

COMMENT DEVENIR UN ORATEUR
D'EXCEPTION

EYROLLES

Groupe Eyrolles
61, bd Saint-Germain
75240 Paris Cedex 05

www.editions-eyrolles.com

Directrice de collection : Anne Vermès
Recherches et rédaction complémentaire : Guillaume Pigeat

Dans la même collection :

Entreprendre comme les frères Lumière, Anne Vermès
Piloter un projet comme Gustave Eiffel, Anne Vermès
Motiver comme Nicolas Fouquet, Anne Vermès

Couverture et page de titre © Antoine Moreau-Dusault

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Groupe Eyrolles, 2014
ISBN : 978-2-212-55708-4



LA COLLECTION « HISTOIRE ET MANAGEMENT »

Histoire et management, deux mots qui s'ignorent. Dans nos conceptions, l'histoire renvoie au passé, aux grands hommes figés dans leur siècle que l'enseignement a souvent rendus ennuyeux et lointains. Le management éclaire les enjeux économiques de l'entreprise d'aujourd'hui et de demain. Rien ne permet de créer des passerelles entre ces deux mondes que tout sépare.

Et pourtant si l'expression « management » est récente, les leaders du passé ont évidemment dû manager efficacement leurs équipes pour relever les défis qui ont été les leurs.

La grande et la petite Histoire au service de l'entreprise : c'est en fait l'enjeu de cette collection.

À partir de sujets d'actualité, comme « piloter un projet », « motiver ses équipes », « entreprendre avec succès », « convaincre »..., nous vous invitons à faire « un pas de côté » en allant à la découverte de ces leaders du passé, qui modestement, vous offriront leur expérience managériale comme base de réflexion et de questionnement dans vos pratiques actuelles ou futures, au sein de vos organisations.

Gustave Eiffel sera un exemple percutant dans l'art de piloter un projet contre vents et marées, Nicolas Fouquet, ministre des finances de Louis XIV, vous donnera des conseils pour savoir « comment motiver durablement ses collaborateurs », et si vous êtes tentés par l'entrepreneuriat, les frères Lumière vous feront partager les étapes pour entreprendre efficacement. Sans oublier le talent de Jaurès pour convaincre.

En outre, cette collection cherche à :

- vous apporter des expériences tirées du vécu des hommes qui ont été confrontés à ces différentes problématiques ;

- vous enrichir de leur expérience pour considérer différemment un problème, une question, une thématique afin de vous inviter à transposer un ou plusieurs conseils de ces hommes et femmes du passé et à les intégrer (à votre façon) dans votre pratique quotidienne ;
- donner ou redonner du sens à ce que vous vivez en entreprise en sachant que d'autres personnes, dans d'autres contextes, ont vécu cette situation et ont su trouver les solutions adaptées.

Ainsi, l'Histoire est utilisée pour éclairer le présent et le futur et pour permettre d'aborder les grands défis du management qui se posent ou se poseront au sein des entreprises.

Le passionné d'histoire redécouvrira l'Histoire sous un angle nouveau, le manager y trouvera une référence managériale vécue, pratique, des conseils précis et peut-être une envie d'en savoir plus sur ces leaders.

Cette collection est une opportunité de rencontre, un face-à-face, un dialogue entre ces hommes du passé et ceux du présent. Elle permettra peut-être d'expérimenter, *via* la lecture de ces récits, ce que Gregorio Marañón y Posadillo, médecin et philosophe espagnol, explique : « Il existe un passé qui n'est qu'un cimetière de l'histoire. Il en existe un autre d'où jaillit, dans sa profondeur vivante, la source du futur. »

C'est pourquoi chaque livre de cette collection suit une progression similaire.

1. Le leader du passé face à ses défis. Nous racontons l'itinéraire de construction personnelle de ces hommes du passé ; ce qui a modelé leur pensée, a été à l'origine de leurs motivations profondes, les questionnements et les défis auxquels ils ont dû faire face. Comment ont-ils appréhendé le monde dans lequel ils ont conduit leurs actions ? Quelles ont été leurs sources d'inspiration ? Comment ont-ils construit leur vision managériale ?

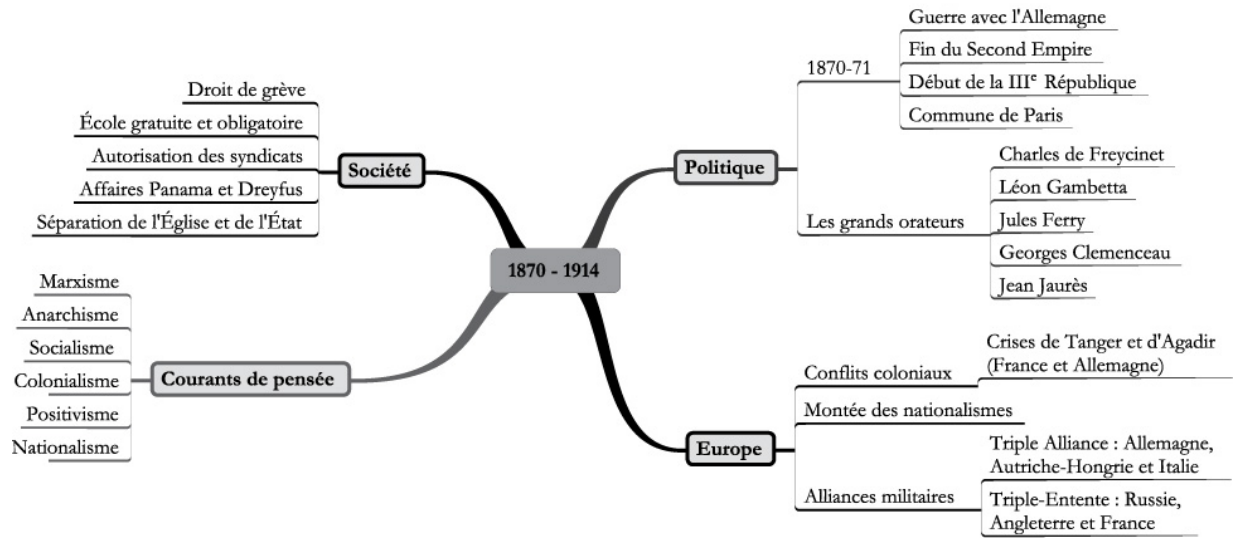
2. Les actes fondateurs de leur management et les bons conseils sur lesquels capitaliser pour agir demain. Munis de cette compréhension intime des ressorts de motivation de ces hommes du passé, nous proposons un voyage au cœur de leur action, des équipes qu'ils ont conduites, animées, motivées, développées...

Quelles sont leurs « recettes » ? Comment ont-ils fait face à des obstacles de taille ? Comment ont-ils su conjuguer le talent du leader qui consiste à

piloter une vision et celui du manager qui consiste à faire réaliser à une équipe des desseins ambitieux ?

3. Les moyens de réussir : soyez bâtisseurs de votre propre parcours, à vous de tirer le fil entre passé et futur ! À partir des conseils de ces leaders, vous vous questionnez sur vos pratiques, sur ce que vous réussissez particulièrement bien, sur ce que vous aimeriez retenir de ces hommes du passé et que vous souhaiteriez transposer dans votre quotidien.

LE CONTEXTE EN UN COUP D'ŒIL





CHAPITRE 1

UNE VOIX BRISÉE

« Demandez-vous belle jeunesse
Le temps de l'ombre d'un souvenir
Le temps de souffle d'un soupir
Pourquoi ont-ils tué Jaurès ?
Pourquoi ont-ils tué Jaurès ? »

Jacques BREL, « Jaurès ».

Il y a près de cent ans, Jaurès tombait à Paris sous les balles d'un fanatique. Une détonation a suffi à faire taire l'homme et à briser une voix claire à la portée universelle.

De ce remarquable orateur, nous ne conservons aucune source sonore et ce manque n'est pas lié à un défaut de technologie. Jaurès a eu des demandes d'enregistrement qu'il a rejetées, arguant du fait qu'il avait besoin « de visages » pour composer.

Face à Jaurès, nul ne peut être indifférent et ses paroles continuent de résonner. Il n'est pas rare que des hommes politiques de gauche, mais également de droite, citent Jaurès, s'imprègnent de sa pensée et se remémorent ses actions.

- En quoi cet homme peut-il être inspirant ? Quels ont été les leviers de son leadership et comment l'a-t-il affirmé ? D'où lui vient cette force de conviction ? Quelles furent ses sources d'inspiration pour structurer sa vision et la mettre en œuvre ?
- Comment osa-t-il, à de nombreuses reprises, sortir de sa zone de confort, renoncer à une certaine institutionnalisation de sa position de leader pour conserver la fidélité à soi-même et forcer les autres à s'interroger sur leurs ressorts de motivation ?
- Comment a-t-il su transmettre par le verbe la conviction qui rallie et rassemble ? Qu'est-ce qui a façonné cette pensée claire, ouverte et audacieuse ?
- Comment ce leader s'est-il inventé un type de leadership fondé sur la cohérence entre la parole et les actes ?

- Comment a-t-il pu créer l'adhésion et convaincre ses alliés comme ses opposants ?
- Comment a-t-il réussi à éclairer le futur par une vision précise, à la faire vibrer grâce à son verbe et à ses mots ?

LE VENDREDI 31 JUILLET 1914, AU CAFÉ « LE CROISSANT »...

Depuis vingt ans, Jaurès exerce une influence sur les décisions politiques de la France tant par ses discours enflammés que par ses éditoriaux et ses articles dans *l'Humanité*. À 55 ans, il est une personnalité politique de premier plan. Certes, il n'a exercé aucune fonction ministérielle, mais le député du Tarn est un agitateur d'idées. Par exemple, son discours du 21 novembre 1893 à l'Assemblée nationale a fait imploser le gouvernement de Charles Dupuy. Sa plaidoirie lors du procès du journaliste Gérault-Richard en novembre 1894 a contraint le président de la République Casimir-Perier à démissionner.

L'homme est redoutable et redouté. Un observateur des milieux parlementaires note dès 1893 : « Les conservateurs disent que M. Jaurès est un orateur de talent et qu'il est capable de faire une révolution. »

Les élections législatives de mai 1914 ont permis à son parti, la SFIO (Section française de l'Internationale ouvrière) de remporter une centaine de sièges et de devenir le deuxième groupe parlementaire à l'Assemblée nationale.

Si le parti de Jaurès est encore exclu des décisions, situé à l'extrême gauche de l'échiquier politique, il ne fait aucun doute que les idées socialistes vont bientôt devenir des actions portées à l'échelle nationale. Bientôt Jaurès ne s'opposera plus seulement à des lois qu'il juge iniques, il collaborera à leur rédaction, mènera les débats et assurera leur promulgation.

C'est avec ardeur qu'il s'est opposé à la « loi des trois ans » de service militaire, nouvelle escalade vers une future guerre. Le 25 mai 1913 au Pré-Saint-Gervais, Jaurès a fait un discours enflammé devant cent cinquante mille personnes. Mais la loi a été votée et les nations européennes se croient toutes prêtes à mener la guerre.

Fin juin 1914, à la suite de l'attentat de Sarajevo, la situation internationale s'est tendue. Intraitable, l'Autriche-Hongrie, soutenue par

l'Allemagne, a lancé un ultimatum à la Serbie. Jaurès est alors à Bruxelles pour la réunion de la deuxième Internationale socialiste. Apprenant la mobilisation des Russes qui s'engagent à soutenir le petit État balkanique, il est revenu en France pour demander au président du Conseil, René Viviani, d'éviter tout incident avec les troupes allemandes massées aux frontières.

Le 31 juillet 1914, Jaurès se rend au journal dont il est le fondateur et le rédacteur en chef. La situation l'inquiète profondément. Avec ses amis journalistes et politiques, il cherche des solutions. Il est sidéré par les événements qui s'enchaînent et se déchaînent. L'Europe entière vient de décréter la mobilisation générale.

Jaurès veut contrer ce flot de l'histoire : c'est son devoir d'intellectuel et d'homme politique. Il faut du sang froid, de la clarté, des nerfs d'acier. La veille, il a écrit dans *L'Humanité* que « le péril est grand mais il n'est pas invincible ». Il n'y a pas de fatalité pour les hommes optimistes : Jaurès est de cette trempe.

En ce dernier jour de juillet 1914, il n'y a pas que les esprits qui s'échauffent. La chaleur est lourde et pesante. Dans un restaurant parisien bondé, situé au coin de la rue du Croissant et de la rue Montmartre, Jaurès et ses amis se sont installés à gauche de l'entrée, dos à une fenêtre entrouverte.

À 21 h 40, Jaurès est attablé, quand deux coups de feu retentissent. Jaurès tombe, ses amis l'allongent. Un pharmacien présent l'ausculte et n'est guère optimiste. Le pouls est à peine perceptible. Il faut trouver un médecin ! Les minutes sont longues avant qu'un médecin n'arrive. Il se penche sur Jaurès, l'examine et manifeste son impuissance : « Je n'ai plus qu'à saluer ! » Un autre médecin confirme le diagnostic. Jaurès est mort, foudroyé par deux balles, dont l'une en pleine tête.

Toutes les personnes présentes sont atterrées, horrifiées. Devant le café, une foule s'agglutine puis se disperse. Un cri : « Ils ont tué Jaurès ! » se répand sur les boulevards parisiens remplis d'une foule nombreuse. Puis un autre cri émerge : « Vive Jaurès ! Vive Jaurès ! » ; chacun comprend pourquoi on a tué Jaurès : pour la guerre...

Après son forfait, l'assassin, Raoul Villain s'est enfui. Il est poursuivi et arrêté. Conduit au poste de police, il corrobore ce qui n'était encore qu'une simple rumeur : « Si j'ai agi ainsi, c'est que j'estime que Jaurès a trahi son pays en combattant la loi de trois ans et qu'il faut punir les traîtres. »

L'assassin argue de pseudo-aspirations patriotiques. Cette ligne de défense permet d'ailleurs son acquittement lors de son procès en mars 1919.

L'assassinat de Jaurès le 31 juillet 1914 a été juridiquement perpétré par un innocent, pris dans le flot de l'Histoire. Il est le point final de la chronique d'une mort annoncée. Tuer Jaurès, c'est désincarner le verbe, c'est tuer la raison.

Ils ont tué Jaurès ! Mais qui sont ces « assassins » de l'ombre ? Qui a tué Jaurès et pourquoi ?

POURQUOI ONT-ILS TUÉ JAURÈS ?

Adversaire politique redoutable, tribun inspiré, esprit rare, Jaurès a accumulé haines, rancunes et jalousies.

Incompris, déjà condamné, Jaurès est perçu comme un agent de l'étranger, l'homme de l'Allemagne, le « reptile du Kaiser », selon les mots terribles d'Urbain Gohier en 1912. Déchu de sa nationalité, il est depuis longtemps *Herr Jaurès*, car il ne pense pas à la France, mais à la révolution, à ces prolétaires sans patrie. Charles Maurras, le chef de l'Action française, la droite royaliste et nationaliste, le décrit d'un trait de plume : « Chacun le sait, Monsieur Jaurès, c'est l'Allemagne ! » Jaurès veut la paix ! Pour quel motif ? Pour favoriser l'Allemagne bien sûr.

À l'été 1914, Jaurès est le dernier obstacle à la guerre. Il personnifie le parti de la paix. Il dispose d'un pouvoir important : une autorité morale, une force de conviction et une voix claire qui touche autant les cœurs que les esprits. S'il demande la grève générale, il l'obtiendra. Jaurès sait que c'est sa dernière carte pour peser dans les décisions européennes. Il veut empêcher la guerre car il a conscience qu'elle ne sera ni courte, ni héroïque, ni victorieuse. Ce sera un bain de sang ; un drame pour l'humanité. L'enfant du Tarn sait lire le monde et décrypter sa complexité.

Il est un des rares à ne pas croire à l'illusion du « rouleau compresseur russe ». S'appuyant sur des informations données par le *Times*, utilisant sa connaissance de l'histoire, il voit dans les grèves de Saint-Pétersbourg les signes de l'illusion tsariste. Il rappelle la défaite russe de 1905 face au Japon. Même si les charges de cosaques ont refoulé les grévistes, des quartiers entiers de la capitale de l'empire russe échappent à l'autorité du tsar. Jaurès y voit les prémices d'une future révolution qui ne manquera pas de se produire avec le choc d'une guerre.

Sa clairvoyance est cependant parasitée par son optimisme, par sa foi en l'humanité. Il veut croire de toutes ses forces à la raison, à la puissance de la diplomatie et de la médiation britannique. Jaurès a une position ambivalente. D'un côté, il entend faire de la mobilisation ouvrière en France et en Allemagne un instrument de pression sur les gouvernements. Dans des villes de province telles Brest, Bourges et Lyon, des manifestants crient leur refus de la guerre. De l'autre, confiant dans le camarade Viviani, président du Conseil, il convainc la CGT d'attendre le 9 août pour une manifestation de masse, le jour du congrès de l'Internationale. Dans le même temps, le gouvernement renforce les troupes à proximité de la frontière et prend des mesures de police pour briser les manifestations en faveur de la paix.

Le 30 juillet, Jaurès croit encore à la diplomatie et en appelle, dans *L'Humanité*, « au sang-froid nécessaire ». Mais le temps de la raison n'est déjà plus, c'est bien celui des passions qui commence, de toutes les passions, y compris celle de son assassinat...

En ce soir du 31, Jaurès pense écrire un nouveau « J'accuse ». Les idées s'agitent. Il accusera de sa plume les ministres irresponsables, les hommes d'État aux courtes vues, l'engrenage des alliances qui tient lieu de politique. Lui qui a convaincu les ouvriers de défendre Dreyfus, il sait qu'il doit retrouver les accents de l'Affaire pour sauver la paix. Jaurès doit convaincre, une fois de plus, mais il n'en a pas le temps.

Le jugement a déjà été rendu. De Charles Péguy à Léon Daudet, l'assassinat est évoqué, directement, sans honte, sans gêne. En 1914, certains mots tuent aussi certainement que les balles, surtout ceux qui sont écoutés par des esprits malades comme celui d'un Rémois arrivé il y a peu à Paris et qui veut tuer Jaurès.

Le 31 juillet 1914, au café « Le Croissant », de son bras assassin, Raoul Villain met le point final à une histoire dont le scénario a été écrit par d'autres que lui.

Pourquoi cette haine ? Parce que Jaurès avait raison. Avec sa verve et son style, avec ses mots posés ou tranchants, avec ses écrits et sa parole, il pouvait encore convaincre, peut-être pas une majorité, mais certainement une large minorité de Français. Il est la Cassandra qu'il faut sacrifier, qu'il faut définitivement faire taire.

L'ULTIME DÉFENSEUR DE LA PAIX

Dès 1911 avec la crise d'Agadir, incident militaire et diplomatique entre la France et l'Allemagne, les tensions internationales ont fait sauter le dernier verrou : la guerre est proche. De nombreux pays augmentent en conséquence leurs budgets militaires.

En France, depuis la loi du 21 mars 1905, le principe du service militaire obligatoire, la conscription, s'impose à tous les citoyens. Ce système est alors considéré comme le mieux adapté pour fournir les effectifs nécessaires à la sécurité du pays et le plus conforme au principe d'égalité républicaine. Finis les nombreuses exemptions, le tirage au sort où ceux qui ont tiré les « bons numéros » sont exemptés du service militaire et où les « mauvais numéros » peuvent se faire remplacer, moyennant rétribution.

Au début de l'année 1913, des rumeurs font état d'un projet d'augmentation des effectifs militaires allemands. Le 20 février, le nouveau président de la République, Raymond Poincaré, prépare l'opinion publique à un accroissement des moyens militaires et déclare au Parlement : « Il n'est possible à un peuple d'être efficacement pacifique qu'à condition d'être toujours prêt à la guerre. »

Le 6 mars 1913, le ministre de la Guerre présente un projet de loi portant le service militaire à trois ans. Son discours est interrompu par Jaurès qui s'écrie : « C'est de la folie ! », puis : « C'est un crime, contre la République, et contre la France ! » Le ministre lui répond : « Vous vous fatiguerez avant moi ! » Peine perdue, Jaurès ne lâche rien ! Les discussions sont houleuses, enflammées. Jaurès est en première ligne. Sa parole politique est portée à l'Assemblée nationale mais également devant le peuple, lors de grands meetings.

Le 25 mai 1913, une importante manifestation est organisée par la SFIO sur la butte du Chapeau-Rouge au Pré-Saint-Gervais. Le gouvernement a interdit cette manifestation initialement prévue au cimetière du Père-Lachaise. Juché sur un camion, tribune improvisée, Jaurès est un orateur véritablement exceptionnel. Sans micro, il tient en haleine une foule de cent cinquante mille personnes. Quel exploit !

Jaurès est d'abord accueilli par une ovation et commence par s'excuser de ne pouvoir s'adresser directement à tous : « Il est inutile que vous me demandiez de vous parler à tous en même temps ». L'un des traits caractéristiques de Jaurès est que, lorsqu'il prend la parole, chacun a l'impression qu'il s'adresse directement à lui. Puis il remercie la foule : « Il

n'y a pas de parole humaine qui puisse égaler la force collective de démonstration qui est en vous », rendant le public acteur du discours.

Les images se succèdent :

« Il faudra que M. Poincaré choisisse ! Lui et ses gouvernants d'aujourd'hui et de demain devront sortir du marais dans lequel ils se traînent. Il faudra qu'ils reviennent vers le peuple, comme le voyageur égaré revient vers la source pure ; ou bien il faudra qu'ils aillent vers la réaction déclarée [...] Le gouvernement et ses amis s'indignent des manifestations militaires qui se sont produites. Or, il y a deux mois que nous publions les extraits des lettres des soldats, et ils disent : "Il y a donc un volcan ?" Quoi ! ils n'avaient donc pas vu la fumée ? ».

Il interpelle, harangue la foule : « Protestez ! » Puis il reprend des formules simples et de bon sens :

« Le paysan qui sait l'inutilité de la troisième année de régiment se disait : "J'ai là-bas la terre qui n'a pas besoin d'une troisième année mais d'une année tous les ans", et il s'élève contre la décision qui le frappe. »

Finalement, il conclut, sous les ovations, que la bataille contre la « loi des trois » reprendra demain. Quelle démonstration magistrale ! Il est un orateur connecté à son public ; d'un geste de la main, il l'invite à se calmer ou à s'enflammer grâce à sa voix puissante et vibrante.

Dans le cadre plus feutré du Palais Bourbon, l'orateur Jaurès est tout aussi redoutable. Le 17 juin 1913, il prend officiellement la parole pour un discours magistral, grand moment d'éloquence parlementaire. Loin de s'opposer frontalement, Jaurès propose des alternatives plus efficaces « à tous les points de vue, au point de vue financier, au point de vue militaire, au point de vue social ». Il cite Machiavel : « L'histoire se rit des prophètes désarmés. » Et le voilà qui se retrouve partisan d'un réarmement. En effet, si Jaurès ne défend qu'un seul objectif : « la paix définitive », il reconnaît qu'il faut « accroître la puissance défensive de la France ». Comment ? « Par l'éducation de la jeunesse, par l'organisation des réserves, par l'armement du peuple sur place, par le perfectionnement de tous les moyens techniques de mobilisation et de concentration. » Le problème n'est pas le nombre de soldats, mais la logistique.

Jaurès formule devant ses collègues députés les idées présentées dans son livre *L'Armée nouvelle* sorti deux ans plus tôt :

- réduire la durée du service militaire mais augmenter le nombre de réservistes ;
- organiser des milices citoyennes à l'instar de la Suisse ;
- armer les citoyens pour défendre leur territoire.

Après un mois et demi de débats, le projet de loi est voté le 19 juillet 1913 à 23 heures par 358 voix contre 204. Le Sénat ne fera guère d'opposition et le texte est adopté. Jaurès et tous les socialistes ont voté contre le texte. Pourtant, le débat va se poursuivre et l'abrogation de la « loi des trois ans » sera l'un des thèmes de la future campagne législative d'avril-mai 1914.

Jaurès est un leader d'opinion à l'influence considérable et sa voix porte. Il galvanise cent cinquante mille personnes réunies en meeting, s'oppose législativement et médiatiquement. Sa pétition parue dans *L'Humanité* a recueilli sept cent trente mille signatures.

Enfin, Jaurès est visionnaire dans son approche militaire car la conduite de la guerre a bien évolué. Il ose évoquer le pire scénario, une France seule à se défendre. Il ose prôner le pacifisme et se retrouve isolé. Loin de la langue de bois politicienne, sa voix est limpide et claire. Il parle vrai et il est en totale osmose avec son public.

UNE PAROLE CLAIRE ET VISIONNAIRE

Jaurès est un intellectuel de haut niveau, brillant, imprégné de philosophie, ayant nourri sa culture aux sources des auteurs latins qui restent pour lui une référence dans la construction de la pensée. Il ambitionne de positionner l'être au cœur de tout questionnement, notamment autour de la question centrale de l'avenir de l'Humanité.

Intellectuel, journaliste, entre réflexion et action, il s'ouvre au monde et tire profit de toutes les expériences, capitalisant sur ses succès mais également sur ses échecs. Il devient un véritable animal politique, privilégiant l'action en cohérence avec la pensée. Pour lui, il n'y a pas au fond d'opposition entre l'intuition et la raison.

Après avoir défendu les ouvriers de Carmaux, il utilise sa verve, son éloquence, la force et la puissance de sa pensée pour faire une démonstration de politique critique, réflexive et morale.

Sa mort brutale crée un choc inouï. À l'aube de ce cataclysme humain que sera la guerre de 14-18, Jaurès laisse au monde sa clairvoyance en ayant jusqu'à son dernier souffle cherché à :

- rassembler les pluralismes en termes d'idées, de cultures, de pensées ;
- éduquer des individus pour qu'ils deviennent créatifs et créateurs ;
- enraciner la République en permettant aux citoyens de toutes origines sociales de s'intéresser à la chose politique.

Jaurès peut nous inviter à penser aux modalités d'expression du leader. Il a débuté par la philosophie, la construction de la pensée. Puis, il a enseigné pour éduquer et transmettre. Mais il s'est rapidement tourné vers l'action *via* le journalisme et la politique.

Mais qu'a-t-il réellement privilégié ? En fait, Jaurès incarne autant la pensée que l'action, autant la réflexion que la transmission. Il a eu la volonté d'agir, de se donner aux grandes causes sans savoir quelle récompense lui réservait cet engagement.

Jaurès incarne ainsi un leadership de la mobilité et du renouvellement.

SA RÉSONANCE ACTUELLE

Jaurès incarne la vie politique du début du xx^e siècle dont il est le chantre, le meilleur orateur. Il n'est pourtant pas le seul car il y a alors à l'Assemblée une surreprésentation d'avocats et de journalistes, des hommes de parole, des tribuns aux harangues percutantes.

Les journaux rapportent ces débats comme des épopées qui débordent de lyrisme, subtil mélange de voix puissantes, d'effets de style et de manche. Par exemple, Jaurès s'exprime ainsi face à ses homologues concernant la « loi des trois ans » :

« Ils auront beau prolonger les éclats de leur musique nationaliste, cette loi d'imbécillité monumentale, ce *Titanic* de sottise et d'arbitraire descendra lentement mais sûrement sous les flonflons de l'orchestre réactionnaire, dans une mer glacée. »

Que d'images évocatrices rassemblées en une phrase ! Si à droite, on lui reproche de parler « par métaphores », à gauche, on loue son « âme symphonique ». Métaphore et symphonie, deux mots si caractéristiques du style Jaurès.

Mais au-delà du style, il y a la puissance et la portée des mots et, aujourd'hui encore, Jaurès continue de marquer l'ensemble de l'échiquier politique français. Il est toujours cité ou utilisé, à plus ou moins bon escient, à l'occasion des échéances électorales. Qui, aujourd'hui, ne se réclame pas du grand homme, du Front de gauche à l'extrême droite ?

Le 14 janvier 2007, Nicolas Sarkozy est officiellement investi candidat de l'UMP à l'élection présidentielle. Au Parc des expositions de la porte de Versailles, il lance sa campagne, décidé à rassembler le plus largement possible. Il décline les grandes personnalités de l'histoire de France : De Gaulle, Jean Moulin, Guy Môquet, Georges Mandel, Albert Camus, Victor Hugo, Voltaire, Émile Zola... Il en appelle aussi à la « grande voix » de Jaurès.

À son tour, le 6 avril 2007, Ségolène Royal revendique l'héritage de Jaurès, à Carmaux. Pour la candidate à l'élection présidentielle, Jaurès était capable de « bousculer toutes les idées reçues », invoquant une « pensée visionnaire », montrant « le chemin du socialisme du réel ».

Enfin Louis Aliot, secrétaire général du Front national, alors candidat à la députation européenne de 2009, ne va-t-il pas jusqu'à citer Jaurès sur ses affiches de campagne...

Si Jaurès a été capable de porter sa voix bien au-delà de son époque et alors que vont avoir lieu les commémorations du centenaire de sa mort, il est temps que les historiens se fassent entendre et redonnent leur sens véritable à une parole et des discours qui défient le temps.

LES BONS CONSEILS DE JAURÈS...

pour donner un écho favorable à ses discours

Face à Jaurès assassiné et, aujourd'hui, instrumentalisé, il est essentiel de comprendre comment il donna une influence durable à chacune de ses prises de parole. Voici quelques bons conseils pour donner un écho favorable à vos discours.

- Incarne une grandeur morale fédératrice. Sans une quelconque logique carriériste, sans la volonté de s'imposer en pactisant, Jaurès, peu à peu, s'impose comme la figure majeure du socialisme français. Il est l'homme du consensus réussissant la synthèse entre république et socialisme, patriotisme et internationalisme, marxisme et héritage de la Révolution française. Il est capable de fédérer autour de lui les paysans, les ouvriers, les artisans mais aussi les intellectuels et les fonctionnaires.
 - Mettez votre pensée au service de votre action en ayant le courage « d'aller à l'idéal et de comprendre le réel ». Jaurès n'hésite pas, à plusieurs reprises, à aller à contre-courant de l'opinion publique. Il reste acteur de sa vie et de son destin. N'oubliez pas que tout leader est « un briseur de chaînes ». Jaurès philosophe n'aurait eu aucun mal à reprendre l'allégorie de la caverne de Platon. Esclave de notre environnement et de notre éducation, il faut du courage pour sortir de cette caverne, supporter la peur et la souffrance pour affronter la vérité. Par ses paroles, Jaurès est un éveilleur de conscience.
 - Donnez de la portée à votre parole en communiquant sur trois niveaux : faire savoir, faire comprendre, faire partager. Dans un discours à l'Assemblée nationale, Jaurès débute par des faits, donne son opinion et évalue les conséquences de la future « loi des trois ans ». Il choisit ses exemples dans le passé, interpelle sur le présent et se tourne vers l'avenir. Pourquoi ce discours du 17 juin 1913 sur la Défense nationale – et bien d'autres – reste-t-il moderne ? Parce que, au-delà des formules stylistiques, il a posé le problème de manière macro, concluant ainsi : « Il en est un autre que je signale discrètement avant de descendre de cette tribune, c'est que plus vos raisons de fond pour justifier la loi sont faibles, plus vous serez obligés, pour la faire accepter au pays, de hausser le ton, de noircir les couleurs, de prononcer peut-être des paroles imprudentes. Nous avons, messieurs, nous la conviction profonde que nous travaillons à la fois pour la force de l'armée nationale, pour la puissance défensive de la patrie et pour la paix du monde, à laquelle la République française doit donner son concours. » Ainsi, pour être convaincant, il faut être convaincu par ce que l'on dit.
-
-

À VOUS...



Après avoir pris connaissance de ces conseils de Jaurès, qu'est-ce qui vous parle ?

- Qu'avez-vous envie de retenir qui vous paraîtrait particulièrement pertinent dans sa façon de faire ?

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

Notez les deux « pépites » (idées, actions, ressentis que vous gardez précieusement pour vous, à transposer dans votre vie quotidienne professionnelle ou personnelle) venant directement de l'expérience de Jaurès.

Pépité n° 1 :

.....

.....

.....

.....

.....
.....
.....
.....
.....

Pépite n° 2 :

.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....



CHAPITRE 2

LES PIEDS AU SOL ET LA TÊTE DANS LES ÉTOILES

« Quelle est cette voix toulousaine qui s'élève ?
Quel repos de l'entendre si articulée, si d'ensemble.
Il n'y a que lui et Coquelin aîné. De ma place qui est
mauvaise, je ne perds pas une intonation. »

Maurice BARRÈS.

C'est dans le Tarn que commence la vie de Jean Jaurès et c'est à Fédial, à seulement trois kilomètres de Castres, dans une ferme, qu'il va passer une grande partie de son enfance avec son frère Louis. Les deux enfants parcourent les sentiers et apprennent à la fois la rigueur du travail de la terre et la dureté de l'industrie, qui, de Castres à Carmaux, transforment les paysans en ouvriers et en mineurs.

Le jeune Jean Jaurès participe à la moisson et aux vendanges. Il y apprend l'effort, le labeur répétitif qui permet d'avoir toujours un morceau de pain et de lard sur la table. Élève brillant, ces années forment sa culture, pas seulement celles des idées abstraites mais celle des réalités, des joies, des peines, de l'espoir et de la solidarité.

La famille Jaurès ne connaît pas la misère, mais une certaine gêne qui la confronte aux difficultés sociales de son époque. Dès sa prime jeunesse, Jaurès est sensibilisé à une question émergente, la question sociale, à laquelle il n'aura de cesse d'apporter une réponse comme il n'aura de cesse de convaincre de la justesse de ses arguments. Il a les pieds au sol et la tête dans les étoiles.

UNE CONVICTION : SERVIR L'ÉTAT

Sans être un homme nouveau, Jaurès est-il un homme sans réseaux ?

De nombreuses biographies de Jaurès évoquent le milieu bourgeois dans lequel le futur député aurait grandi. Certes sa famille a appartenu à la grande bourgeoisie, mais son père, Jules Jaurès, négociant, n'a pas réussi dans les affaires. Il a vendu ses produits sur les marchés de Castres et a

assuré le transport et la livraison de gravier et de sables, à la pelle et sur le dos. Le travail est pénible mais lui permet de voyager, de foire en foire, développant son goût du contact et du parler vrai. S'il n'avait pas fait tant de rencontres, aurait-il croisé à trente-trois ans sa future femme, Marie-Adélaïde Barbaza, la fille de son propriétaire ?

Le mariage n'a rien d'arrangé. Bien que sans fortune, l'homme est sérieux et travailleur. Mais à quarante ans, il est usé et il préfère ménager sa santé en rejoignant la campagne. En raison de ce déclassement social, les Jaurès connaissent sur le petit domaine de la Fédial (6 hectares) des années difficiles qui sont celles des paysans de leur temps, comme le relate la correspondance du jeune Jean. Si les parents de Jaurès sont des gens simples et heureux, la famille compte quelques gloires locales et nationales. Servir l'État chez les Jaurès n'est pas un vain mot.

Deux cousins germains de son père, Jean-Louis-Charles et Benjamin, sont des amiraux. Jean-Louis-Charles, né sous le Premier Empire, a sans doute donné à Jean Jaurès le goût de se dépasser et d'aller vers de nouveaux horizons : prise d'Alger (1830), expéditions en Indochine et en Chine. Benjamin offre un autre exemple. D'abord royaliste, comme Thiers, il bascule toutefois dans le camp de la République qui a prouvé qu'elle pouvait être un régime conservateur, répugnant aux révolutions (telle la Commune) mais acceptant les évolutions. Élu député du Tarn en 1871, Benjamin devient un sénateur inamovible de ce même département à partir de 1875. Pour Jean Jaurès, il est à la fois un exemple, un modèle et un parrain politique.

C'est sur une liste républicaine, sur la terre du Tarn, en 1885, que Jean Jaurès est élu député pour la première fois. La présence de ces deux oncles et leur indéniable réussite offrent évidemment un soutien concret à ses efforts.

Sa famille maternelle, les Barbaza, offre aussi en modèle des figures déterminantes. Le père d'Adélaïde est conseiller municipal de Castres. Son oncle, Louis Barbaza, saint-cyrien, officier d'infanterie, nommé percepteur pour sa conduite au feu, est un autre modèle d'engagement républicain. En 1884, Louis est élu conseiller municipal et adjoint de la ville de Castres. Il suit attentivement les études puis la carrière de son neveu.

À cette famille qui sert la chose publique s'ajoutent d'autres références, comme Frédéric Thomas et Bernard Lavergne, militants républicains, qui connurent les combats de 1848 et les années d'opposition à Napoléon III.

Jaurès, né en 1859, n'a que onze ans à la chute de l'Empire, douze ans lors de l'insurrection et de la répression de la Commune de Paris.

Jaurès a trouvé dans cette famille un terreau républicain et une volonté de servir l'État. Il trouve aussi un bastion politique, où le nom de Jaurès n'est pas inconnu et où il peut bénéficier de réseaux.

UNE BELLE NATURE...

C'est avec beaucoup d'attention et d'amour que Marie-Adélaïde Barbaza s'occupe de l'éducation de ses deux fils : Louis le cadet surnommé « le roux », Jean l'aîné appelé « le gros ».

L'enfant a une certaine carrure, un visage poupin, des cheveux blonds et bouclés. Il est rêveur, occupé tant à surveiller les troupeaux qu'à lire. Toujours un ouvrage à la main, Jean, « Jeannot », marche, mange, lève les yeux vers le ciel, médite et observe.

Dans un article publié le 29 octobre 1892 dans *La Dépêche*, Jaurès revient sur son enfance :

« Plus bas, sous un cerisier, le frère aîné du petit vacher, profitant d'un peu de loisir, lit dans un livre. Il n'est rien de plus beau que l'éveil de l'intelligence en pleine nature, en plein et robuste travail : les jeunes paysans, quand ils aiment lire, aiment surtout les livres d'histoire, ceux où se développe la vie humaine. Sevrés, dans leur solitude, du mouvement des foules, ils aiment à suivre dans les livres la vie agitée des nations. L'histoire est pour eux comme la grande ville vivante et bruyante où, tout enfants, on les a menés pour la première fois... et ils s'émerveillent, perdus au fond d'une combe, d'être élevés tout d'un coup, par l'esprit, sur des sommets d'où ils voient le monde entier se dérouler, l'humanité agissante se presser dans les rues ou se disperser dans les sentiers. Quelle invention admirable que le livre... »

Il se plonge dans l'Histoire pour comprendre le sens des choses, le sens d'une vie. À une époque où l'instruction n'est encore ni gratuite, ni obligatoire, Jaurès s'autoforme grâce aux livres.

Après la pension Séjal dirigée par un prêtre, Jean et Louis sont inscrits au collège de Castres. Le père est maintenant en partie paralysé et c'est grâce au soutien familial et à la vente de quelques bijoux que les frais de scolarité

sont payés. Les enfants comprennent les sacrifices faits pour eux et ont le sens des responsabilités. Sérieux et travailleurs, ils excellent dans toutes les matières, mais Jean se distingue. Constamment premier de sa classe, il rafle tous les prix. Les professeurs le reconnaissent presque comme leur égal et n'hésitent pas à le pousser au-delà du programme. S'il a des questions, on lui prête un ouvrage qui lui donnera toutes les clés.

Élève brillant, Jaurès montre son goût pour la culture dite « classique ». Excellent en allemand, il est aussi très bon en grec et en latin. Il maîtrise si bien les subtilités latines qu'un de ses professeurs dira d'un de ses textes qu'il est digne de Cicéron lui-même.

En 1875, Jaurès est repéré par l'inspecteur général Félix Deltour, chargé de détecter, à travers toute la France, des jeunes gens susceptibles d'entrer à l'École normale supérieure. Il découvre les vers latins écrits par le jeune Jaurès et prend aussitôt connaissance de ses notes exceptionnelles. Il lui fait passer un examen oral et déclare au principal n'avoir « jamais rencontré un enfant offrant un pareil ensemble de qualités intellectuelles ! ».

Les parents sont convoqués. L'enfant méritant peut faire mieux que de réussir le concours de l'École des Postes. L'inspecteur général le prend sous sa protection et lui décroche une bourse.

Jaurès se caractérise par un savoir encyclopédique et une excellente mémoire. Orateur né, il n'a pas besoin de lire un texte préparé. Il parcourt une phrase, il la retient ; il peut improviser tout en suivant exactement le fil de sa pensée. Son premier discours dit « harangue au préfet » permet déjà de cerner son énorme potentiel. En effet, le 19 mai 1876, le préfet du Tarn décide, à l'impromptu, d'inspecter le collège de Jean Jaurès. Il faut en urgence organiser son accueil et faire un discours. Le meilleur élève, Jean Jaurès, est choisi et il a moins d'une heure pour composer et apprendre son discours. Il a alors 17 ans. À son arrivée, le haut fonctionnaire voit émerger des cent cinquante élèves en rang un enfant à l'allure maladroite, plutôt lourdaud et à la tenue vestimentaire négligée. Il se prépare à s'ennuyer à l'écoute des sempiternelles banalités d'usage.

Pour la première fois devant un large public, devant ses professeurs et le représentant de l'État, Jaurès prend la parole, gardant dans sa main son papier plié. Il interpelle son principal auditeur et se fait le porte-parole de ses camarades :

« Aussi, Monsieur le Préfet, en réponse à votre visite qui est un honneur pour nous et un appel à notre bonne volonté, je vous le

promets au nom de mes condisciples dont je suis l'interprète, nous travaillerons plus tard à servir notre pays comme nous travaillons aujourd'hui à nous rendre dignes de le servir. »

Les trois caractéristiques du style Jaurès sont :

- un discours clair ;
- une chaleur humaine ;
- un discours à la rythmique rapide, aux remarquables envolées.

Pour tous, c'est la stupéfaction. La langue est chaleureuse, le style riche et brillant, le rythme parfait, sans aucune hésitation. Ravi de cet accueil, le préfet accorde aussitôt à tous les élèves du collège un jour de congé ! Jaurès n'a jamais été aussi populaire.

Une fois Jaurès reçu au baccalauréat à l'été 1876, l'inspecteur général Félix Deltour le fait transférer à Paris, au collège Sainte-Barbe, annexe du lycée Louis-le-Grand, pour préparer l'École normale supérieure. Jaurès quitte sa province pour l'aventure parisienne.

... TREMPÉE DANS LES HUMANITÉS GRÉCO-LATINES

À Paris, Jaurès n'est cependant pas une bête à concours, bachotant en bibliothèques ou en études. Il travaille certes beaucoup mais marche aussi dans les rues parisiennes et visite les musées.

Avec son protecteur, Félix Deltour, il peaufine, lors des déjeuners dominicaux, sa rhétorique, pas tant pour affiner son style, que pour pleinement s'entraîner à exprimer ses sentiments et ses idées. « La sincérité des convictions et des sentiments est la condition essentielle du talent et du succès durable en littérature », note son mentor.

Sa formation est vivante et les concepts appris sont immédiatement expérimentés. Chaque fois qu'il revient dans son Tarn natal, les paysans le prennent pour un fou, lorsqu'il exerce sa voix et « brame ». Il va écouter les plaidoyers des avocats au palais de justice et les orateurs de la Chambre, ses futurs collègues. Il façonne son éloquence en entendant Léon Gambetta et Jules Ferry. Jules Renard rapporte dans son journal que « l'homme qui l'a le plus frappé comme orateur, c'est Freycinet ». Certes moins connu que les deux premiers, ce polytechnicien est alors ministre des Travaux publics et impressionne, lors de ses prises de paroles, par la justesse et l'exactitude des termes employés.

Jaurès apprécie l'émulation collective notant qu'avec ses camarades, « on se communique ses lectures, ses idées, ses enthousiasmes, ses découvertes ; et cet échange perpétuel entretient dans l'esprit une activité extraordinaire ». L'un de ses anciens condisciples remarque que Jaurès, dans sa jeunesse, « n'avait pas besoin de "voir les mots" comme Hugo, et de mettre du noir sur du blanc ; il imaginait tout, il se parlait, se chantait à lui-même ce qu'il devait dire aux autres ».

En 1878, il décroche le premier prix de français au Concours général sur le thème d'une supplique adressée par un prélat à François I^{er} pour que le roi accorde une pension à un traducteur de Pétrarque. Puis, il entre premier à l'École normale supérieure. Il y côtoie des esprits brillants, des intelligences elles aussi en éveil. C'est le meilleur de la nation qu'il fréquente. Parmi sa promotion, se trouvent Émile Durkheim, le fondateur de la sociologie à la française, l'historien Camille Jullian et le philosophe Henri Bergson.

Plus qu'une pépinière de talents, l'École normale attache définitivement Jaurès aux idées et confronte ses dons d'orateurs à de véritables adversaires. Au cours d'un exercice scolaire, un professeur voulant enseigner le fonctionnement des tribunaux romains, décide d'une joute oratoire entre les jeunes Jaurès et Bergson. Le premier est chargé de l'accusation contre un magistrat accusé de prévarication, le second doit le défendre. Jaurès attaque avec un réquisitoire impitoyable et Bergson tente de contrer par de subtils raisonnements ponctués d'ironie. Le jury de camarades ne décide ni d'absoudre, ni de condamner, mais indique que face à de telles envolées oratoires, l'affaire ne peut être résolue.

Jaurès obtient l'agrégation de philosophie en 1881 et se classe troisième, juste derrière Bergson. La première place revient à Lesbazeilles, dont le nom n'est sauvé de l'oubli que par sa victoire sur ces deux génies.

La culture de Jaurès s'est construite lors de ce parcours d'excellence. Mais cette formation classique oriente aussi ses idées politiques. La Khâgne, puis Normale sup', sont un terreau républicain. Jaurès est curieux et va écouter à l'Assemblée les grandes figures politiques de son temps, notamment Gambetta. Dans une lettre, il écrit :

« Mais ce qui m'a le plus intéressé, c'est Gambetta que je voyais pour la première fois ; il est énorme, mais il a un air de puissance et de

bonne humeur : quand il cause, sa figure est merveilleuse de vie et d'intelligence. »

Sur les bancs de l'école, Jaurès apprend les morceaux de bravoure oratoires de Démosthène et de Cicéron. Le soir, dans les réunions publiques, il révise avec Ferry ou Clemenceau.

Malgré cette réussite aux différents examens et alors qu'il peut demander d'importants postes à la capitale, Jaurès choisit d'être professeur de philosophie à Albi. Il se rapproche ainsi de sa mère et de son père très malade. Deux ans plus tard, après le décès de son père, il obtient un poste de maître de conférences en philosophie à la faculté de Toulouse. Il prolongera cette réflexion universitaire par un titre de docteur en philosophie. Ses deux thèses doctorales sont soutenues à la Sorbonne en 1892. *De la réalité du monde sensible* et *Les Origines du socialisme allemand* révèlent évidemment une large culture philosophique.

Pourtant, il ne s'agit pas pour autant d'une réflexion contemplative. Jaurès cherche, dans sa seconde thèse, à définir ce qu'est le socialisme. Luther, Kant, Fichte, Hegel et Marx sont analysés pour évoquer ce projet singulier qui « lutte et combat pour abattre les fondements de la société civile actuelle ». Grâce à la pensée philosophique, Jaurès se forge une doctrine politique.

Ni figée, ni refermée, sa culture n'oppose pas l'idéal au réel. Loin de se contenter du plaisir de l'abstraction, de la force de la spéculation, Jaurès sait se servir des idées comme d'une boîte à outils. Car s'il fait le choix de la philosophie, au détriment de l'histoire, il conserve pour cette dernière une tendresse et un grand intérêt. Pour Jaurès, aucune idée, si neuve soit-elle, ne peut exister sans un arrière-plan historique. Ce vieux principe romain, qui faisait rimer révolution et tradition, Jaurès l'actualise. C'est ainsi qu'il est convaincu que le socialisme est soluble dans la république.

Jaurès incarne une culture pour l'action, reprenant en cela l'héritage des Grecs et des Romains.

RÉFLÉCHIR GLOBALEMENT...

La pensée de Jaurès est tournée vers l'action politique. Baigné par la difficile naissance de la Troisième République, le jeune homme admire les grandes figures républicaines que sont Léon Gambetta et Jules Ferry.

À 25 ans, il se lance dans l'arène. Le 4 octobre 1885, il est élu facilement député républicain à Castres. Sur les bancs du Palais Bourbon, il souligne durant ces premières années « la vanité et la médiocrité de la besogne parlementaire ». Il soutient les réformes sociales, notamment celles de Jules Ferry, et ses quelques propositions sont remarquées, notamment par les socialistes.

Durant ces premières années de mandat, il observe et apprend ne prenant que rarement la parole. Il cherche sa voie, seul, et reste, finalement, très isolé politiquement. Il est vrai que cette assemblée est tiraillée par les extrêmes : royalistes, bonapartistes, radicaux et socialistes.

Le 21 octobre 1886, soit un an après le début de son mandat, il prend pour la première fois la parole à la tribune sur une loi relative à « l'école communale » pour expliquer son amendement intitulé : « Les établissements d'enseignement primaire de tout ordre peuvent être publics, c'est-à-dire institués au nom de l'État, ou communaux, c'est-à-dire fondés ou entretenus directement par les communes, ou privés, c'est-à-dire par des particuliers ou des associations. » La formulation de l'amendement semble très alambiquée. Que veut donc dire le benjamin de l'Assemblée ? Nous n'avons aucun indice permettant de savoir quel style oratoire a été adopté par Jaurès, pas de description ou d'article de presse. L'amendement rejeté n'a guère laissé de traces, même si l'on peut deviner les motivations du jeune orateur.

Tout d'abord, Jaurès ne se fait guère de doute sur l'impact de son amendement. Il tente toutefois de susciter la curiosité avec un long intitulé, adopte un ton pédagogique et souhaite donner de la hauteur au débat, empêtré dans le délicat problème du financement de l'école communale : construction des bâtiments et rémunération des maîtres.

Sa prise de parole est immédiatement accueillie par un véhément : « Retirez-le ! » issu des bancs de la gauche. Jaurès ne se démonte pas et enchaîne : « Rassurez-vous, Messieurs. L'amendement que j'ai déposé, je crois utile de le défendre en quelques mots, uniquement pour rappeler un point de doctrine républicaine. » Il séduit ses opposants et obtient, toujours à gauche, un : « Très bien ! »

De facto, Jaurès annonce qu'il ne rejette pas la loi : « Il ne se cache aucune arrière-pensée d'hostilité contre la loi ; j'en accepte pleinement, sans réserve aucune, le principe essentiel, qui est la laïcité. » Il veut en

expliquer le fondement, les objectifs et mettre en cohérence le projet avec les moyens offerts par la loi.

Libéral, aux accents sociaux, Jaurès veut laisser l'initiative aux communes et aux familles d'expérimenter :

« L'État doit respecter la liberté des communes : c'est qu'en matière d'enseignement philosophique et moral, l'État ne peut approprier son enseignement à la diversité de tous les esprits et de tous les milieux. »

Il utilise l'humour en soulignant un paradoxe : « Il serait étrange de maintenir obscurément les franchises communales dans la loi pour être libéral, et de ne pas en avertir les communes pour rester pratique » et en l'imageant : « N'imitons pas le confesseur qui révèle les fautes au pénitent. » Interrompus à plusieurs reprises par la droite conservatrice, Jaurès attaque et questionne : « Je serais heureux de saisir le sens de ces interruptions », « Messieurs, je sens la difficulté de parler dans ces conditions... »

Le discours de Jaurès est un mélange de hauteur d'esprit et de sens concret. Il ajoute après une explication sur le « spiritualisme » « répudié par l'élite intellectuelle de l'Europe » : « Je crois qu'il est impossible à l'État d'assumer à lui tout seul la charge de l'éducation populaire. » Le style est parfait, mais l'exercice est trop formel, trop formaté. Jaurès prend la parole pour un amendement qu'il retire finalement donnant sa confiance au gouvernement. Le comte de Kergariou conclut : « C'était bien la peine ! »

Au cours de ce premier mandat, Jaurès prendra de nouveau la parole à deux reprises : le 26 mai 1888 sur les accidents du travail et le 1^{er} décembre de la même année sur l'organisation de l'enseignement primaire. Sa parole est toutefois vaine. Quelles que soient les techniques déployées, il ne pèse guère dans les décisions.

... ET AGIR LOCALEMENT

Isolé à Paris, il se coupe de sa circonscription d'origine. Pourtant, quatre ans plus tard, il se présente à nouveau devant ses électeurs. La réforme du mode électoral qui a adopté un scrutin d'arrondissement favorise les notables.

Jaurès n'est pas sans atouts, il parle la langue des paysans et l'adversaire est bien terne. Ce dernier se contente de faire une campagne de dénigrement. Il accuse Jaurès d'être un « socialiste », un mot qui fait peur dans les cantons ruraux. En entendant le mot « socialiste », le paysan comprend fauteur de troubles, menace pour l'ordre social et partage des terres.

L'argument porte. Bien qu'il soit vainqueur à Castres, il est battu sur les terres rurales de sa circonscription.

Défait, il a cependant acquis à Paris le goût du concret et décide de se présenter aux municipales de Toulouse, cette fois-ci sous la bannière socialiste. Il peut alors agir localement en s'occupant des dossiers de la culture et de l'instruction publique. Il y découvre la complexité de l'administration mais aussi la satisfaction des tâches portées et réussies.

Le passage aux affaires ne change pas Jaurès, ni n'infléchit sa pensée, bien au contraire, celle-ci se fortifie. Le discours qu'il prononce, pour accueillir le président de la République Sadi Carnot lors de l'inauguration de la nouvelle faculté de médecine en est la preuve :

« Il y a une unité supérieure de la science et de l'esprit humain, et tous veulent donner à leurs étudiants, au-dessus du savoir spécial qui fait le médecin, le juriste, le chimiste ou le sculpteur, le sentiment et le besoin de l'universel qui fait l'homme, c'est-à-dire, en France, le citoyen [...] Ce grand effort crée, aux étudiants qui se pressent si nombreux ici, des obligations qu'ils comprennent. Ils ont un devoir d'affection envers la Cité qui met en eux ses complaisances, qui s'égaie de leur gaîté, s'anime de leur espoir, s'illumine de leur jeunesse. Ils ont un devoir de reconnaissance filiale envers la nation, qui, elle aussi, a fait pour eux bien des sacrifices, et qui montre, par la présence de son premier magistrat, que l'éducation de la jeunesse est le premier souci de la Patrie. Enfin, ils ont un devoir de sollicitude agissante envers cette démocratie qui prélève avec joie, sur sa vie souvent réduite et obscure, de quoi bâtir à la science de lumineux palais. Il faut que le progrès de quelques-uns dans la vérité se traduise par le progrès de tous dans la justice, et de même qu'en ces jours de mai le beau jardin qui enveloppe ces demeures envoie, jusque dans les laboratoires et les bibliothèques, les souffles et les parfums de la terre renouvelée, il faut que la haute science et la haute

pensée soient comme pénétrées par le renouveau fraternel des sociétés humaines. »

Il n'est pas étonnant d'entendre, dans la bouche de cet enseignant, que le savoir crée un devoir, tout savoir, même celui dispensé par une formation scientifique et spécialisée. C'est l'homme sachant qui intéresse Jaurès ou, du moins, le citoyen derrière le savant. En effet, le savant a des obligations qui résultent d'un nouveau « contrat social », signé entre lui et les différents cadres de la citoyenneté.

Dans ce discours, Jaurès procède par paliers. Le premier d'entre eux, c'est la « Cité », la ville qui abrite l'université, cadre premier de la citoyenneté et espace parcouru au quotidien par les étudiants. Ensuite, il y a la nation qui depuis 1789, fait de l'instruction une priorité. Enfin, il y a la patrie.

Pour convaincre, Jaurès utilise une formule itérative, « ils ont un devoir », selon un rythme ternaire. Répétée, comme martelée, l'idée ainsi exprimée en devient évidente. Le champ lexical du devoir – « il faut », « obligations », « reconnaissance » – la renforce et la structure. Fraternité, souci de la justice sociale, devoir du citoyen éclairé, volonté de voir émerger une société unie, importance de la nation, confiance dans les hommes et dans la République, tels sont les éléments de ce discours.

Jaurès n'est pas un élu dans une tour d'ivoire. Sa vie le montre perméable aux aspirations profondes de la société. On le voit, la pensée de Jaurès n'est pas infléchie par la gestion municipale. Il sait agir localement en pensant globalement. C'est cet enracinement qui fonde sa force de conviction.

LES BONS CONSEILS DE JAURÈS...

pour construire sa force de conviction

- Écoutez et rencontrez des orateurs pour vous inspirer. La prise de parole n'est pas un exercice théorique, mais suppose des exemples concrets, vivants et vibrants. Même la vidéo ne peut rendre totalement justice à un bon orateur qui irradie et interagit avec son public. Par exemple, alors qu'il suit des cours de rhétorique au collège de Castres et s'intéresse à l'art oratoire, Jaurès va écouter des avocats au tribunal de la ville.
 - Évitez de montrer vos faiblesses argumentaires et de perdre le fil de votre exposé. Lors de son premier discours à l'Assemblée nationale, Jaurès est interrompu par un ténor, le comte Albert de Mun qui le questionne sur sa définition de « l'élite intellectuelle de l'Europe ». Il est vrai que le terme est vague, surtout en 1886. Jaurès reprend et évite une vaine polémique qui lui aurait fait perdre du temps et surtout ses auditeurs.
 - Soyez réaliste sur la portée de votre message. Dans ses premières années, Jaurès ne tente pas de convaincre ou de retourner une situation à son avantage, il tente « seulement » d'influencer. Comment ? Par un vaste choix d'arguments et d'exemples susceptibles de toucher ses auditeurs : faits, références, exemples, métaphores. Il en appelle autant à la raison qu'à l'émotion.
 - Pour convaincre, communiquez en répondant simplement et directement aux questions sous-jacentes posées par votre public : quoi ? Combien ? Quand ? Comment ? Qui ? À qui ? Où ? Pour quoi ? Si vous arrivez à circonscrire l'ensemble de ces questions, vos arguments toucheront vos interlocuteurs et rallieront les indécis et les hésitants. George Dalbert signale cette force de conviction : « Tant que Jaurès parlera, vous serez à lui et vous ne vous ressaisirez que lorsqu'il se taira. »
 - Soyez authentique et restez au contact du terrain. Parlez directement, d'homme à homme, sans formule surfaite mais avec l'intelligence du cœur. Pour cela, il ne faut pas hésiter à se ressourcer. Choisissez le/les mot(s) qui vous touchent, qui vous enchantent pour faire passer la conviction et le plaisir. Dans *De la réalité du monde sensible* (1891), Jaurès écrit : « Il y a des heures où nous éprouvons à fouler la terre une joie tranquille et profonde comme la terre elle-même. Si nous l'enveloppons seulement d'un regard, elle ne serait pas comme à nous ; mais nous pouvons nous coucher en son sein et nous faire porter par elle, et sentir je ne sais quelles palpitations profondes qui répondent à celles de notre cœur. Que de fois en cheminant dans les sentiers, à travers champs, je me suis dit tout à coup que j'étais à elle et qu'elle était à moi... » Son moyen de ressourcement est la marche méditative. Et vous, où et quand apaisez-vous votre esprit ?
-
-



CHAPITRE 3

CONSTRUIRE SA COHÉRENCE

« Quand un discours naturel peint une passion ou un effet on trouve dans soi-même la vérité de ce qu'on entend, laquelle on ne savait pas qu'elle y fût, de sorte qu'on est porté à aimer celui qui nous la fait sentir, car il ne nous a point fait montre de son bien mais du nôtre. Et ainsi ce bien fait nous le rend aimable, outre que cette communauté d'intelligence que nous avons avec lui incline nécessairement le cœur à l'aimer. »

PASCAL, in *Pensées in Œuvres complètes*, Le Seuil, 1963, p. 588.

LE SENS COSMIQUE

À son ami Charles Salomon, Jaurès écrit :

« J'ai été pris d'une recrudescence philosophique. Je suis à bien des lieues de la politique, car il y a entre elle et moi une multitude de secrets qu'après bien d'autres, et tout naïvement, je cherche à deviner. Mais, comme j'espère avoir résolu tous les problèmes d'ici quatre ans, la politique n'est qu'ajournée. Quand j'aurai touché le fond de l'univers, il faudra revenir à la surface, très mêlée et très agitée. »

Jaurès entre de plain-pied en politique en 1893, en s'engageant auprès des mineurs de Carmaux. Il a soutenu sa première thèse *De la réalité du monde sensible* et y expose sa compréhension du monde et la vision qu'il en a. Comme il le dira lui-même plus tard : « J'ai écrit sur la nature et Dieu et sur leurs rapports et sur le sens religieux du monde un livre dont je ne désavoue pas une ligne, qui est resté la substance de ma pensée. »

Résumé par Jacques Cheminade, l'engagement de Jaurès s'exprime ainsi : « Rassemblement et éducation des forces productives, combat contre les oligarchies impériales et défense de la République. [...] Il définit sa stratégie comme celle d'une "évolution révolutionnaire". » Il tente de donner un sens à ce siècle mouvementé, qui a vu naître tant de régimes politiques : deux empires, trois monarchies, deux républiques et trois révolutions.

Pour fonder sa pensée, précise et claire, Jaurès passe ainsi au crible deux mille ans d'histoire des idées politiques, philosophiques et économiques. L'insatiable lecteur et travailleur tente une synthèse globale en partant des grands penseurs et en cherchant à leur donner une dimension nouvelle autour de thématiques qu'il choisit : la révolution, la République, l'éducation, l'armée, la spiritualité :

« Selon nous, tout homme a dès maintenant un droit sur les moyens de développement qu'a créés l'humanité. Ce n'est donc pas une personne humaine, toute débile et toute nue, exposée à toutes les oppressions et à toutes les exploitations qui vient au monde. C'est une personne investie d'un droit ; qui peut revendiquer, pour son entier développement, le libre usage des moyens de travail accumulés par l'effort humain. »

Jaurès a une vision charnelle du monde qui passe par la compréhension sensorielle des concepts et des idées. Il est à contre-courant du matérialisme et du scientisme qui envisagent le savoir comme un ensemble de règles précises, déconnectées du réel. Selon eux, le bonheur de l'Humanité est un but à atteindre sans considération du « matériau humain ». C'est précisément à partir d'une conception opposée que Jaurès va agir, non pas contre le monde industriel tel qu'il se dessine, mais avec lui.

Il combat toute forme d'élitisme. Pour lui, l'idée que des hommes sont « élus » par la nature pour diriger les autres est une impasse intellectuelle : cette affirmation prive la société de son humanité globale, donc de son potentiel créateur positif et infini. Il récuse également les conclusions du marxisme pour lui donner une autre orientation :

« Ainsi bourgeoisie et prolétariat se sont en quelque sorte haussés l'un l'autre par leur combat. Comme l'éclair à la rencontre de deux nuées, de la lutte de deux classes, capables de se comprendre en se combattant, jaillit la lueur de l'idée. Les deux classes antagonistes ont un intérêt réciproque à ce que chacune d'elles ait la force intellectuelle et morale la plus haute. Toutes deux sont intéressées à ce que la communauté nationale où elles se meuvent ait la plus grande activité possible de travail et d'esprit, pour que le conflit qui les divise et qui les exalte se résolve enfin en une solidarité supérieure où les vertus seront devenues le bien commun. »

Par ailleurs il réfléchit au sens de l'engagement socialiste en soutenant une seconde thèse : *De primis socialismi germanici lineamentis apud Lutherum, Kant, Fichte et Hegel.*

La confrontation de ces deux thèses est intéressante dans la mesure où elles reflètent les deux facettes de l'homme : le politique et le métaphysicien. Autrement dit, comment sortir de la religion sans tomber dans les affres modernistes du positivisme ou de la révolution qui semblent annihiler toute dimension spirituelle de l'humanité. Or, pour Jaurès, la dimension spirituelle est une dimension du réel dont il serait illusoire de se séparer.

DU FAUX DÉPART À LA COURSE EN TÊTE

Ces deux thèses font suite à sa première expérience à la Chambre des députés, où il a été élu en 1885. Cette première élection a été une source de déception :

« Chaque jour, la vanité des intrigues parlementaires, les scandales qui éclataient sous nos pas et nous révélaient le pouvoir caché et souverain de la finance, [...] tout m'apprenait qu'il s'était constitué dans la République une oligarchie bourgeoise. Demander plus longtemps à cette oligarchie de renoncer d'elle-même à sa fructueuse exploitation eût été vraiment trop candide. »

La conclusion est amère pour Jaurès qui s'est engagé en politique sur la suggestion de deux anciens professeurs de Toulouse. Son oncle ajoute que « Jean va à la politique comme le canard va à l'eau ». Il a été appelé sans savoir vraiment ce qui l'attendait.

À l'Assemblée, lors de son premier mandat, il se décrit lui-même comme un « volcan qui vomit la glace », bouillonnant de l'intérieur mais refroidi par un spectacle qui le déçoit. Jaurès n'a donc pas brillé au Palais Bourbon. Certainement encore timide, il est surtout déçu par ceux qu'il admire tant, Jules Ferry notamment. La confrontation avec la réalité publique du pays le désespère et sape son enthousiasme. D'ailleurs il « suit » les opinions des autres en votant avec les radicaux.

À la suite de cette expérience, Jaurès, un brin désabusé, marque une pause, se questionne sur son engagement, sur ce qui a fonctionné et ce qui a échoué. Peut-être attribue-t-il cet échec à une pensée pas encore assez

cohérente, ou « alignée » ? Une pensée encore trop tributaire de celle des autres, celles des « grands » politiciens comme Ferry.

S'il n'a pu affirmer suffisamment ses convictions, peut-être est-ce parce qu'elles n'étaient pas assez fortes ? Ses coreligionnaires le considèrent d'ailleurs déjà comme un opportuniste, c'est-à-dire un carriériste sans réelle opinion, un suiveur plus qu'une personnalité indépendante.

La rédaction de ses thèses va lui donner l'assise intellectuelle nécessaire pour s'affirmer réellement et gagner en impact. Mais, surtout, il ne s'arrête pas à ses déceptions et travaille à les transformer. Si les autres se confinent dans la médiocrité et se contentent d'un confortable immobilisme, lui veut réveiller la République.

Par ailleurs, il a déjà commencé à renforcer sa stature et sa posture intellectuelles en écrivant dans *La Dépêche du Midi* dès 1887. Cela constitue pour lui un premier moyen de sortir de l'inaction en réfléchissant à des problèmes concrets, ceux dont se nourrit l'actualité. Il peut « connecter » sa pensée philosophique au réel.

Jaurès pratique ainsi une pensée globale, longue, et une pensée de l'action inscrite dans le cours des événements. Chez Jaurès, le fond doit précéder la forme. Il va mettre sa « zone d'excellence » (la pensée) au service d'un projet plus large : la politique, qui bien sûr passe par le discours. Et Jaurès reviendra, comme dit Barrès avec « le sens cosmique » : « Il prétend avoir le sens cosmique, “avoir toujours devant les yeux les perspectives profondes du temps et de l'espace, de l'immensité et de l'éternité”. »

RENOUVELER SON ENRACINEMENT AVEC LES OUVRIERS DE CARMAUX

L'épisode carmausin est en quelque sorte l'occasion de passer de la théorie à la pratique *via* le soutien des intérêts des prolétaires.

Jaurès n'arrive pas en terre inconnue dans ce Tarn qu'il avait quitté pour se consacrer à la mairie de Toulouse en tant que conseiller municipal. Cet engagement, cette fidélité et cet attachement pour ce bout de République française qu'il connaît et aime ne vont plus le quitter.

La grève de Carmaux est l'occasion de voir se matérialiser la lutte des classes. L'affaire peut se résumer ainsi : le secrétaire général du syndicat de la mine, Jean-Baptiste Calvignac, élu maire de la ville, est licencié pour

incompatibilité entre son mandat et son travail. Une grève débute opposant Calvignac aux dirigeants de la mine notamment le marquis de Solages, administrateur de la compagnie et député de la circonscription.

La grève se radicalise et l'État envoie l'armée. Des violences se produisent notamment avec la mise à sac du bureau du directeur. Ce qui n'était qu'une grève devient un mouvement social d'ampleur nationale. Le gouvernement envoie mille cinq cents hommes de troupe à Carmaux et des mineurs sont emprisonnés.

Jaurès s'intéresse de près à cette révolte et publie des articles dans *La Dépêche du Midi* où il soutient l'idée d'un arbitrage du gouvernement dans les différends qui opposent mineurs et propriétaires. Finalement, le président du Conseil intervient directement et procède à la réintégration de Calvignac. Désavoué, le marquis de Solages démissionne de son poste de député. Plébiscité par les ouvriers de Carmaux, Jaurès se présente et son engagement est validé par le POF (Parti ouvrier français) malgré d'autres candidats en lice, des plus modérés aux plus radicaux. L'enjeu est crucial car il faut choisir celui qui sera à même de battre un adversaire solidement enraciné.

L'électorat de Carmaux est partagé en deux catégories : les ouvriers, socialistes, et les paysans plus conservateurs. Les deux électors ne se comprennent pas vraiment et s'opposent.

Jaurès a plusieurs atouts : son ancrage territorial, son souci de la cause ouvrière pour laquelle il s'est engagé, sa proximité avec le monde agricole dont il est issu. C'est précisément cette sensibilité qui lui permet de décroiser les secteurs, les « classes », avec la volonté de ne pas différencier les causes.

Jaurès se trouve, pour la première fois, engagé sur le programme du POF, sous l'étiquette « socialiste ». Ironie du sort, il va devoir affronter ses anciens alliés républicains et radicaux. Il saisit ici la forme qu'il peut donner à sa réflexion alors que son engagement socialiste se dessine de plus en plus nettement. S'il s'engage pour les autres, il s'engage aussi pour lui. Au clair sur lui-même, avec ses idées et son objectif de rassemblement, le « volcan qui vomit la glace » va se révéler un véritable champion de la tribune : en quelques mois il prend la parole sept fois.

En même temps que l'affaire des mineurs de Carmaux, un autre scandale couvant depuis bien longtemps va lui donner l'occasion de défendre ses idées à la Chambre des députés.

ÉLEVER LES DÉBATS DU SCANDALE DE PANAMA

En 1856, un exploit humain et technique met la France sur le devant de la scène : la percée en Égypte, du canal de Suez, menée par Ferdinand de Lesseps.

Le projet à peine terminé, un autre se dessine : le percement d'un canal qui permettrait de relier les océans Atlantique et Pacifique. C'est un vieux rêve qui se concrétise dans le projet d'un canal de 75 kilomètres : douze ans de travaux et un budget prévisionnel de 600 millions de francs, soit 100 fois le coût de la Tour Eiffel.

Comme pour Suez, Ferdinand de Lesseps crée en octobre 1880 une société anonyme en vue de collecter les fonds et conduire le projet : la Compagnie universelle du canal interocéanique de Panama. Les travaux débutent et les difficultés techniques et sanitaires se succèdent. L'argent manque et de Lesseps lance des emprunts publics avec la complicité d'une presse corrompue et d'une centaine de ministres et de parlementaires. La faillite de la Compagnie est retentissante, entraînant la ruine de quatre-vingt-cinq mille souscripteurs. Les politiques impliqués démissionnent mais la rumeur enfle. Principal corrupteur de l'affaire, le baron Jacques de Reinach est retrouvé mort dans son hôtel particulier de cause vraisemblablement naturelle. Mais une vague médiatique submerge toute la classe politique car la mort du baron est suspecte. Ce suicide ou cet empoisonnement aurait-il été couvert par le gouvernement ?

Jaurès prend donc la parole à l'Assemblée le 8 février 1893. Des sanctions viennent d'être prises à l'égard des parlementaires impliqués dans le scandale, mais Jaurès souhaite ne pas en rester là : il tente d'amener le débat sur une réflexion plus globale concernant les leçons à tirer de cette affaire. Barrès déclare à propos de Jaurès : « La marque d'un orateur selon mon gré, c'est de hausser le débat ! Non pas d'apporter une harangue académique, mais de savoir ce qui est la question et sans la lâcher de partir du terrain de tous pour élever la journée. »

L'ambiance est houleuse. Déjà, on lui reproche d'être un opportuniste : « Il y a sept ans vous étiez centre gauche ! », lance un député. Jaurès réfute l'objection qui vise précisément à ne pas élever le débat en répondant sur le même ton. Voir les faits derrière les faits, disséquer les systèmes, c'est ce que tente ici l'orateur.

Ainsi il place le président du Conseil, Jean Casimir-Perier, face à ses contradictions, pour finir sur le fond de l'affaire et ce qu'elle révèle. Il tente ensuite de faire voter l'ordre du jour :

« La Chambre, convaincue que l'application résolue et méthodique de la politique socialiste est seule de nature à mettre fin aux scandales qui sont la conséquence naturelle et nécessaire du régime économique actuel, passe à l'ordre du jour. »

Dans un discours qu'il tiendra neuf mois plus tard, le « Discours de la vieille chanson », le député met au jour les rouages d'une République qui se bat contre elle-même :

« Eh bien ! vous, vous avez interrompu la vieille chanson qui berçait la misère humaine... et la misère humaine s'est réveillée avec des cris, elle s'est dressée devant vous et elle réclame aujourd'hui sa place, sa large place au soleil du monde naturel, le seul que vous n'avez point pâli. »

Comment en effet résoudre le problème des contradictions d'une République qui veut le progrès, cède au reniement de la justice et adopte un immobilisme de circonstance ? Comment le souci de vérité et l'élan des « forces vives » peuvent-ils se conjuguer pour amener le meilleur ? Jaurès a apporté sa réponse : « C'est le procès de l'ordre social finissant qui est commencé, et nous sommes ici pour y substituer un ordre social plus juste. »

Dans ce discours, Jaurès est très vite identifié comme l'élus de Carmaux, qui vient porter les revendications ouvrières. Il est attaqué sur son changement de camp. Plutôt que de répondre aux invectives et aux provocations par le déni ou le démenti, il prend en compte ces remarques pour mieux rebondir. Il ne nie pas, admet parfois, mais pour mieux montrer que ce qui apparaît comme une contradiction est finalement humain et partagé par tous les membres du Parlement présents ce jour-là.

Cette capacité à balayer les attaques lui permet de revenir sur un discours de portée plus large. En sa qualité de penseur, il donne du sens aux événements lorsqu'il évoque le « procès de l'ordre social » ; il permet à son auditoire de comprendre son explication et, évidemment, les possibles solutions qu'implique son engagement.

Jaurès se sert du particulier pour défendre le général. C'est encore une fois ce qu'il fait avec l'affaire Dreyfus.

PRENDRE DES RISQUES : « LES PREUVES » DE L'AFFAIRE DREYFUS

La fin du XIX^e siècle est incontestablement marquée par l'affaire Dreyfus. Les juifs font l'objet de pamphlets, qui vont jusqu'à cristalliser les rancœurs d'une société qui accumule les scandales. L'anticapitalisme s'est vite transformé en antisémitisme, notamment pour une partie de l'intelligentsia, à la suite du scandale de Panama impliquant deux affairistes juifs.

En 1894, soit un an après la clôture du précédent scandale, c'est le capitaine Dreyfus qui se trouve au cœur d'enjeux militaires et fait les frais d'un jugement à l'emporte-pièce. Il est condamné au bague à perpétuité pour espionnage au profit de l'Allemagne.

L'affaire a une incidence capitale sur la politique française : elle canalise les oppositions parlementaires et exacerbe le clivage droite/gauche.

Dans cette affaire, Jaurès n'intervient pas immédiatement. Deux raisons expliquent cela. D'abord la confiance que Jaurès a dans l'armée en laquelle il voit, selon Jean-Pierre Rioux, « une école de patriotisme et de démocratie » ; il ne songe pas à remettre en cause le jugement rendu par un conseil militaire. Ensuite, Jaurès n'est pas convaincu de l'innocence du capitaine Dreyfus.

Il intervient néanmoins au Parlement en 1894, non pour clamer l'innocence de Dreyfus, mais pour évoquer un souci d'égalité. Le député propose un assouplissement général des conditions de condamnation à mort, notamment à l'encontre des soldats. Il s'adresse au gouvernement : « Le mensonge, il est chez ceux qui se sentant menacés depuis quelques années dans leur pouvoir politique et dans leur influence sociale, essayent de jouer du patriotisme... » Cette remarque vaut à Jaurès son exclusion temporaire, pour « injures, provocations et menaces ».

L'affaire Dreyfus prend une autre ampleur, en 1898, lorsque Zola publie son article « J'accuse ». Il y expose toutes les questions que soulève cette affaire : condamnation sur une preuve restée secrète, étouffement des preuves d'innocence, enquête scélérate, campagnes de désinformation dans la presse.

Cet éditorial fait l'effet d'une bombe et réveille un Jaurès soucieux de vérité et de justice. Il n'hésite pas à revenir sur ses premières positions. Léon Blum raconte : « Tout à coup la sonnette tinta et Jaurès poussa la porte. Nous nous tournâmes tous trois vers lui, toujours sans mot dire, d'un mouvement qui signifiait : "Asseyez-vous là, pleurez avec nous..." Mais au contraire, il se mit à nous invectiver avec un accent que j'entends encore, où il y avait de la véhémence, de la colère, mais aussi quelque chose de triomphant et de radieux. »

Jaurès soutient que les preuves présentées à l'encontre de l'officier sont des faux. Il le fait d'abord savoir au Parlement : « Il y a contradiction absolue entre les droits élémentaires de la civilisation humaine et cette juridiction militaire qui s'affranchit de tout contrôle et aussi de toute règle. » Lors de cette session les parlementaires en viennent aux mains, Jaurès est frappé, la séance dégénère.

Pour autant, il ne s'arrête pas là. Le combat pour la vérité ne saurait prendre fin au premier accroc. Il témoigne au procès de Zola, continue à écrire des articles dans la presse et, surtout, va publier en 1898 un ouvrage regroupant toutes les preuves de l'iniquité du jugement.

C'est un combat difficile, immédiatement mis à profit par ses adversaires dans sa circonscription d'Albi, notamment l'ancien député, le marquis de Solages. Les ouvriers de Carmaux accueillent Jaurès aux cris de : « À bas Zola ! ». Sa sécurité doit être renforcée sous les jets de pierre.

Les fausses preuves, la défense de la justice et, au-delà, de la vérité coûtent à Jaurès son siège pour une période de cinq ans. L'Affaire ne doit cependant pas faire oublier tous les efforts du député pendant les années de ce deuxième mandat. Car Jaurès en plus de s'occuper des mineurs de Carmaux, s'est concentré sur un certain nombre de thèmes qui lui sont chers et trouvent clairement à s'exprimer au sein de l'Assemblée nationale.

TOUS LES COMBATS SONT SOCIAUX !

En 1893, Jaurès donne l'un de ses discours les plus célèbres : « Vous avez interrompu la vieille chanson. » Sur fond de crises financières (Panama), de révoltes ouvrières et d'attentats anarchistes, le gouvernement prend conscience qu'il a des ennemis à sa gauche et commence à redouter le socialisme. Jaurès expose alors les raisons de ces colères qui sont toutes liées au climat créé par toutes ces affaires.

Dans *Rallumer tous les soleils*, Jean-Pierre Rioux note : « Jaurès soutient avec force l'argumentaire inverse, celui qui amarre plus que jamais le socialisme à la République. Celle-ci, a-t-il dit contre les "chéquards" du Panama, assiste impuissante à la "décomposition sociale" et morale qu'entretiennent les scandales, les "affaires" et les violences. Et pourtant le socialisme en marche, et bientôt vainqueur, procède toujours autant d'elle. Car il est sorti "de l'institution républicaine, de l'éducation laïque que vous avez décrétée et des lois syndicales que vous avez faites" autant que des "conditions économiques". Car le suffrage universel ayant fait du peuple une "assemblée de rois", "la République politique doit aboutir à la République sociale". La République reste donc le "grand excitateur". On ne s'étonnera pas d'entendre Jaurès souligner ici, une fois de plus, la part éminente de "l'éducation populaire" dans ce processus émancipateur. »

Le socialisme de Jaurès revendique la possibilité pour chacun de révéler son potentiel, tout en se voyant offrir les chances de l'éducation. Conscient de son parcours et des chances qui lui ont été données, Jaurès souhaite que chacun puisse accéder au savoir et, ainsi, puisse posséder les outils de l'action. Jaurès tape juste, là où la République a failli, confrontée quotidiennement à ses contradictions. La force de l'orateur naît ici de l'expression de son être profond, de ce qu'il a de bon et d'infiniment humain. L'éducation reste un leitmotiv dans la pensée de Jaurès puisqu'il n'a de cesse de la brandir comme un élément de prise de conscience et d'émancipation, dans la mesure où elle est détachée de l'emprise de toute « secte » et du refus du progrès de la raison.

Il parle de la même façon de la montée de l'anarchisme. Déjà un attentat a eu lieu au Parlement. Ces tensions entraînent la promulgation de lois dites « lois scélérates » qui restreignent la liberté d'opinion, de pensée et par conséquent de publication tout en autorisant une répression accrue. Des affaires peu claires de financement de mouvements anarchistes par des « capitalistes » et des prêtres achèvent de troubler le jeu.

Jaurès ne perd pas son sang-froid et vilipende cette répression aveugle. En effet, le gouvernement réprime plus ceux qui s'opposent que ceux qui minent la société :

« C'est ainsi que vous êtes obligés de recruter dans le crime de quoi surveiller le crime, dans la misère de quoi surveiller la misère et dans l'anarchie de quoi surveiller l'anarchie. Et il arrive inévitablement que ces anarchistes de police, subventionnés par vos fonds, se

transforment parfois – comme il s’en est produit de douloureux exemples que la Chambre n’a pas pu oublier – en agents provocateurs. »

Une fois encore, Jaurès défend l’honnêteté et le souci de vérité. Fidèle à ses convictions, il vise d’abord un esprit de système plus que des individus.

Puis c’est l’heure du second réveil de Carmaux. En réalité Carmaux ne s’est jamais endormie, tout au plus assoupie. Le conflit a continué de manière souterraine, le préfet du Tarn intrigant encore pour que Calvignac soit démis de ses fonctions. Les conditions de travail n’ont pas changé et Jaurès écrit :

« Sait-on assez que pour pouvoir suffire, sans y dépenser tout le sang de leurs veines, à l’énorme transpiration que provoque la fournaise, ils sont obligés de boire au moins vingt litres d’eau par jour ? Quand cette eau, tiède, et à Carmaux malsaine de surcroît, est passée dans leur estomac, ils n’ont plus ni appétit ni force ; et quand la femme du verrier, voyant que le mari ne mange plus, cherche une nourriture un peu délicate pour exciter l’appétit mort, les bons opportunistes et les bons bourgeois réactionnaires s’écrient : “Quels gourmands que ces verriers ! Il leur faut tous les bons morceaux !” Ah les honnêtes gens. »

Jaurès met à nouveau son verbe et son énergie à leur service. La situation devient critique lorsque la direction licencie mille deux ouvriers. Les ouvriers et Jaurès se répartissent la tâche : à lui d’aller faire pression à Paris pour obtenir un arbitrage gouvernemental ; aux ouvriers de faire la promotion de leur combat en entamant un tour de France ! L’objectif est de récolter des fonds pour ouvrir une verrerie « autogérée ».

Jaurès est une fois encore pris entre plusieurs feux, tiraillé entre la presse, les parlementaires et les courants du socialisme qui prônent telle ou telle forme d’organisation, plus idéologique que pratique.

Il tente de rester neutre en encourageant les verriers dans leur projet, alors que l’implantation géographique ou la sélection des fournisseurs sera évidemment soumise au jeu des rivalités politiques. Jaurès souhaite simplement monter « une usine ouvrière dont les actionnaires seront tous les groupements ouvriers du pays ».

L’usine verra le jour à Albi et Jaurès d’ajouter :

« Ce n'est point par la pesante monotonie d'une bureaucratie centrale que sera remplacé le privilège capitaliste. Mais la nation, investie du droit souverain de propriété, aura des organes sans nombre, communes, coopératives, syndicats, qui donneront à la propriété sociale le mouvement le plus souple et le plus libre, qui l'harmoniseront avec la mobilité et la variété infinie des forces nouvelles. »

L'aventure se fait dans un enthousiasme certain qui culmine lors de l'inauguration où joie et soulagement semblent se mêler dans la célébration d'une aventure collective hors du commun.

Les résultats sont mitigés. Cela explique la désaffection des mineurs de Carmaux envers Jaurès lors des élections de 1898. Mais l'expérience reste positive : elle a prouvé la vertu d'une entreprise et d'un entrepreneuriat collectifs, créatifs, tout autant que la puissance de la volonté.

Enfin, il faut citer les prises de position atypiques de Jaurès sur la colonisation. Admirateur de Jules Ferry pour qui la colonisation est un devoir de civilisation, Jaurès prend peu à peu position pour la citoyenneté étendue des colonisés ou même – et cela lui coûtera cher – contre l'expansion au Maroc. Il est alors un des rares à parler du Maroc comme d'une civilisation à part entière qui porterait sa grandeur et n'aurait pas à subir le joug éclairé des puissances coloniales.

Cela lui vaut évidemment l'opprobre d'une partie de la classe politique nationaliste, mais pas seulement. Le Maroc étant devenu un enjeu européen qui cristallise encore une fois l'opposition entre la France et l'Allemagne, Jaurès est à nouveau considéré comme un agent allemand. Il est l'un des seuls à avoir une position mesurée, qui ne cède pas à l'*hubris* conquérante européenne. Et cela parce qu'il a compris et fait sien le principe selon lequel l'humanité est une dans son essence, quoique plurielle dans son incarnation. C'est donc un principe de justice en accord avec ses idées que de ne pas imposer l'Occident partout.

Enfin, la montée en puissance des oppositions, des tensions et des alliances secrètes ou publiques qui aboutiront à la Grande Guerre font de Jaurès un des défenseurs de la paix. Pour l'orateur, la guerre est avant tout un événement tragique qui atteint d'abord les forces vives, c'est-à-dire les classes les plus populaires de la nation. La guerre doit être un moyen ultime à ne pas utiliser à la légère.

Peu à peu, se dessine sa singularité intellectuelle qui s'incarne dans la singularité de son action et de son engagement. Parfois de concert avec l'aile gauche des Républicains, parfois à contre-courant, parfois seul contre tous, Jaurès accepte la rivalité et la pluralité d'opinions. Il ne se départit jamais de son calme, ne souhaite ni ne provoque jamais la violence. En revanche, lui y est soumis, que celle-ci soit verbale ou physique.

Définitivement engagée sous l'étiquette socialiste, la révolution du mouvement socialiste s'effectue avec sa participation active. Le grand rêve de l'unification va bientôt voir le jour.

FÉDÉRER LES IDÉES : NAISSANCE DE LA SFIO

Bien sûr « singulier » ne veut pas dire « inaccessible ». C'est ce que prouve Jaurès en 1905, lorsque la Section française de l'Internationale ouvrière est créée. Celle-ci regroupe cinq courants socialistes : les possibilistes, les allemanistes, les socialistes indépendants, le Parti ouvrier français et le Parti socialiste révolutionnaire. Ces cinq tendances sont finalement ramenées à deux lignes dominantes qui s'opposent : une gauche révolutionnaire emmenée par Édouard Vaillant et Jules Guesde et une gauche réformatrice emmenée par Paul Brousse et Jean Jaurès.

Ces courants s'affrontent souvent, comme lors de la participation d'Alexandre Millerand au gouvernement. Finalement en 1905 s'opposent le Parti socialiste français mené par Jaurès et le Parti socialiste de France qui regroupe les partisans de Guesde.

En 1904 a déjà eu lieu le congrès d'Amsterdam sur la question des socialismes européens. Congrès d'obédience révolutionnaire plus que réformiste, Jaurès y est beaucoup critiqué. Toutefois, Guesde repart avec le conseil de s'allier à Jaurès. L'opposition s'est faite sur un point capital : la participation de socialistes au gouvernement.

Pour les révolutionnaires, il n'est pas question de participer à un gouvernement, le pouvoir ne pouvant qu'échoir complètement aux socialistes pour les réformistes au contraire, il faut faire preuve de souplesse et faire avancer les idées socialistes en se saisissant des occasions qui se présentent. En résumé, dogmatisme ou pragmatisme, les deux options se confrontent. Jaurès n'est pas figé. D'autant qu'il a toujours eu à cœur de ne pas céder à l'inéluctabilité de l'histoire. Il préfère l'action juste, l'action opportune, à la confrontation violente.

Aux oppositions doctrinaires se sont bien évidemment ajoutées celles offertes par l'actualité (notamment l'affaire Dreyfus) et les oppositions personnelles (Jaurès est suspect depuis que sa fille a fait sa communion).

Le parti socialiste s'unit donc dans une fragilité relative. Jaurès y perd plus qu'il n'y gagne sur le plan des idées. *L'Humanité* qu'il a fondé n'est pas reconnu comme le journal officiel de la SFIO (considéré comme trop bourgeois !), il lui est interdit de siéger au comité de direction, et déjà les courants s'affrontent dans les sections locales. Jaurès est finalement isolé. Pourtant il reste optimiste, il a confiance dans les capacités de l'organisation à se fédérer réellement. Bien que marginalisé, il ne nourrit pas de rancœurs à l'égard des autres membres et va réussir à s'imposer jusqu'à son assassinat comme la personnalité la plus importante du mouvement. Comment ? En usant encore de ses talents d'orateur.

Son importance dans le mouvement se manifeste au congrès de Toulouse, trois ans plus tard. Par un discours mémorable, Jaurès emporte les congressistes incertains et pessimistes, ovationné par toute la salle. Hors du jeu politique, avec seulement ses mots, Jaurès fédère les hommes, les cœurs et les idées :

« Ne jamais accepter qu'en France les socialistes aient à choisir entre la Révolution de 1789 et la révolution prolétarienne, le jacobinisme et le marxisme, la République et la lutte des classes ; tenir pour un socialisme qui grandira en restant fidèle à sa source nationale et révolutionnaire, républicaine et démocratique ; coaliser la cause du prolétariat et celle de la patrie des droits de l'homme [...] Ne jamais séparer les buts et les moyens, tout mettre en œuvre pour aller droit à une révolution sociale pacifique, ne pas séparer l'émancipation de la classe ouvrière de celle de la nation : tout est dit, tout continue, tout aboutira. À condition de "mettre toujours nos pensées et nos paroles en harmonie avec les actes et les faits". »

Sous l'impulsion de Jaurès, la SFIO adopte à l'unanimité moins une voix une motion affirmant « que le Parti socialiste est un parti essentiellement révolutionnaire, il est le parti le plus activement et le plus réellement réformiste [...] ce qui s'affirme partout, c'est la double volonté, indivisible, d'affirmer la puissance de la révolution sociale et de notre énergie de réalisation ».

Jaurès a tenu bon. Sans se départir de ses singularités, essuyant critiques et attaques de la part de ses adversaires comme de ses alliés potentiels, il réussit à faire accepter l'idée d'une union, d'un principe directeur qui guide l'action.

LES BONS CONSEILS DE JAURÈS...

pour aligner tête-cœur-corps

À plusieurs reprises, les contradictions de Jaurès ont été pointées. Comment le philosophe normalien pourrait-il comprendre les difficultés ouvrières ? Comment pourrait-il être socialiste alors qu'il a une attitude bourgeoise ? Comment pourrait-il prôner ou incarner des changements alors qu'il est le meilleur exemple de la réussite républicaine ?

Jaurès n'a de cesse de répéter inlassablement qu'il vise l'unité, l'organisation vers cette « évolution révolutionnaire », et arrive à se faire entendre car il ne s'est pas renié dans ses engagements et/ou ses convictions. Cet alignement total entre sa tête, son cœur et son corps est le fruit d'un cheminement personnel dont nous pouvons extraire quelques idées essentielles :

- Soyez d'abord clair dans votre tête pour formuler efficacement vos pensées. Jaurès, qui a une capacité de travail hors norme, travaille ses raisonnements. Il ne s'interdit pas de les revoir (comme pour l'affaire Dreyfus) ou de les compléter au fur et à mesure. Il se forge une pensée globale, ouverte et systémique qui lui évite de passer à côté des événements qui ne rentreraient pas dans sa grille d'analyse. Cette clarté est vitale avant d'entreprendre toute action concrète, tout débat ou de tenter de convaincre.
 - Parlez de vous en ouvrant votre cœur. Jaurès expose avant tout ce qu'il croit profondément. Sa réflexion lui a permis d'arriver à un degré d'universalisme qui évite de généraliser ou de s'enfermer dans un fantasme (par exemple de considérer que tous les ouvriers veulent renverser le capitalisme par la violence). Convaincu, il est plus à même de convaincre : il parle de lui, de ses convictions avant de parler de celles des autres.
 - Adoptez une posture corporelle qui vous permette de rester « zen » en toutes circonstances. Jaurès ne cède jamais à la violence lorsqu'il est attaqué (et il l'a été violemment à plusieurs reprises). Une fois son objectif en tête, il a plutôt dans l'idée de construire que de détruire ou d'affronter. Il reste à l'écoute, mais ne cède pas et parvient à convaincre par des arguments, une mise en scène et un jeu oratoire qui peuvent déstabiliser ses adversaires en inspirant une certaine bienveillance.
-
-

À VOUS...



Après avoir pris connaissance de ces conseils de Jaurès, qu'est-ce qui vous parle ?

- Qu'avez-vous envie de retenir qui vous paraît particulièrement pertinent dans sa façon de faire ?

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

Notez les deux « pépites » (idées, actions, ressentis que vous gardez précieusement pour vous, à transposer dans votre vie quotidienne professionnelle ou personnelle) venant directement de l'expérience de Jaurès.

Pépité n° 1 :

.....

.....

.....

.....

.....
.....
.....
.....
.....

Pépite n° 2 :

.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....



CHAPITRE 4

TOUS LES PUBLICS, PARTOUT, TOUT LE TEMPS

« L'histoire humaine
n'est qu'un effort incessant d'invention,
et la perpétuelle évolution est une perpétuelle création. »

Jean JAURÈS.

Tout au long de sa vie, Jaurès n'a cessé de prendre la parole. Devant des publics variés, parfois étrangers, il a défendu ses convictions et son engagement.

Plus qu'un orateur discursif, il cherche avant tout le dialogue et adapte ses paroles en fonction de son auditoire. Car c'est l'objectif l'essentiel des discours de Jaurès : atteindre le public. Le dialogue revêt ainsi des formes différentes : empoignades, approbation, discussion et même introspection.

Jaurès manie avec brio plusieurs registres de discours : lyrique, tragique, comique, réaliste, dramatique, pathétique. Chaque forme sert un propos et des objectifs différents et il est naturel d'en mélanger plusieurs afin de varier les moyens de toucher son auditoire. Bien entendu l'effet recherché en fonction du public qui écoute le discours, n'est pas le même. Il ne cherchera pas forcément à provoquer l'émotion chez les députés et il ne fera pas nécessairement appel à la raison lors d'un meeting électoral.

Enfin, Jaurès utilise aussi le registre émotionnel, même si on le décrit comme un personnage énergique. Dans ses discours, l'homme qui « se chante à lui-même » sait varier les tons pour créer une émotion. Il est en cela aidé par sa plume poétique qui vient en appui de la précision des idées.

SE PARLER, PARLER À SES SEMBLABLES

Voici un témoignage qui montre l'attitude de Jaurès quand il s'adresse aux ouvriers. Cela n'a pourtant pas été toujours facile, malmené après son engagement lors de l'affaire Dreyfus par l'électorat qui l'avait élu auparavant : « On s'est bien souvent demandé comment cet homme qui

enchantait les élites les plus difficiles, pouvait mettre ses développements oratoires à la portée des rudes travailleurs de la mine ou des champs qui se pressaient à ses réunions publiques. On oubliait que c'est précisément au milieu d'eux qu'il était à son aise, et là encore que s'extériorisait dans toute sa plénitude sa joie puissante de vivre. Il était lui-même un paysan, par sa forte carrure, son cou large et court, ses grosses mains, sa démarche pesante et ses négligences vestimentaires. Il n'y avait assurément rien d'affecté dans la cordialité de ses manières et les paysans, au début réservés ou hostiles, étaient bientôt conquis par sa naturelle simplicité et sa bonhomie. Il leur parlait dans leur patois, s'entretenait amicalement avec eux de leur famille, de leurs travaux, de leurs difficultés. Il riait aux éclats à leurs plaisanteries, de son bon rire franc et joyeux. Lui, que la nature avait comblé des dons les plus prestigieux et qui portait dans sa tête la plus vaste culture qui se puisse concevoir, se délaissait ainsi dans le libre abandon de cette familiarité avec ces braves gens auxquels il se sentait lié par de secrètes et profondes affinités. [...] Il venait ici renouveler périodiquement ses forces après ses luttes épuisantes, au contact de cette terre nourricière et de ce peuple dont il était issu. [...] Mon père m'a souvent parlé des repas en sa compagnie au fameux restaurant Panis, à Valence-d'Albigeois. Jaurès dévorait de son énorme appétit les bons plats cuisinés par la patronne de l'auberge. Il aimait particulièrement les confits d'oie, spécialité de la région. Il mangeait à pleine bouche, avec un plaisir de bon vivant, sans se soucier des miettes de pain qui s'accrochaient aux poils de sa barbe ou traînaient sur son gilet. Dans cette modeste salle de restaurant de campagne, entouré de convives paysans, militants du parti, il était détendu, jovial, pleinement heureux. Il déclara un jour en riant : "Nous ne sommes pas des ascètes." »

Plus qu'une proximité physique, on peut parler d'une proximité d'esprit et d'âme. Bien sûr Jaurès semble supérieur par ses qualités intellectuelles (il domine par ailleurs beaucoup de ses pairs aussi), mais il ne perd pas le sens de son engagement auprès des plus faibles : il sait d'où il vient et sait rester naturel. Il a une sympathie profonde et non feinte pour ce peuple qu'il défend. Le calcul n'est pas partie prenante de son comportement : Jaurès est lui-même, tout simplement.

PARLER AUX ÉTUDIANTS : ALLUMER LA FLAMME

En 1903, Jaurès prononce, pour les étudiants du lycée d'Albi, un discours resté célèbre. L'émotion y est palpable. Le député célèbre surnommé maintenant « Saint Jean bouche d'or » ou le « ministre de la Parole » a été élève puis professeur dans cette institution. Jaurès montre ainsi l'importance de son attachement à l'éducation, aux vertus d'une instruction bien faite armant les jeunes pour l'avenir. Le discours est remarquable même s'il semble, à première vue, n'avoir aucun enjeu politique.

Jaurès y livre une part des émotions qui l'habitent :

« C'est une grande joie pour moi de me retrouver en ce lycée d'Albi et d'y reprendre un instant la parole. Grande joie nuancée d'un peu de mélancolie ; car lorsqu'on revient à de longs intervalles, on mesure soudain ce que l'insensible fuite des jours a ôté de nous pour le donner au passé. Le temps nous avait dérobés à nous-mêmes, parcelle à parcelle, et tout à coup c'est un gros bloc de notre vie que nous voyons loin de nous. La longue fourmilière des minutes emportant chacune un grain chemine silencieusement, et un beau soir le grenier est vide. »

C'est aussi l'occasion d'affirmer une conviction profonde que l'on retrouve tout au long de sa carrière dans ses discours et ses écrits :

« Il faut faire un large crédit à la nature humaine ; c'est qu'on se condamne soi-même à ne pas comprendre l'humanité, si on n'a pas le sens de sa grandeur et le pressentiment de ses destinées incomparables. »

La posture de Jaurès pour ce discours est celle de l'humilité :

« Messieurs, je n'oublie pas que j'ai seul la parole ici et que ce privilège m'impose beaucoup de réserve. Je n'en abuserai point pour dresser dans cette fête une idée autour de laquelle se livrent et se livreront encore d'âpres combats. Mais comment m'était-il possible de parler devant cette jeunesse qui est l'avenir, sans laisser échapper ma pensée d'avenir ? Je vous aurais offensés par trop de prudence ; car quel que soit votre sentiment sur le fond des choses, vous êtes tous des esprits trop libres pour me faire grief d'avoir affirmé ici cette haute espérance socialiste qui est la lumière de ma vie. »

Le discours et le ton sont d'emblée bienveillants, alors même qu'il souligne que la bienveillance est une des vertus les plus importantes pour lui :

« Je me souviens (et peut-être quelqu'un de mes collègues d'alors s'en souvient-il aussi) que j'avais choisi comme thème : les jugements humains. Je demandais à ceux qui m'écoutaient de juger les hommes avec bienveillance, c'est-à-dire avec équité, d'être attentifs, dans les consciences les plus médiocres et les existences les plus dénuées, aux traits de lumière, aux fugitives étincelles de beauté morale par où se révèle la vocation de grandeur de la nature humaine. Je les priais d'interpréter avec indulgence le tâtonnant effort de l'humanité incertaine. »

Enfin, il valorise son auditoire :

« C'est pourquoi je vous ai dit, comme à des hommes, quelques-unes des choses que je portais en moi. »

Le ton n'est pas condescendant mais invite à la réflexion. Celle qui conduit à l'action, avec, comme point de départ, son parcours, ce qu'il a vécu, compris et ressenti.

C'est donc par l'empathie avec son auditoire, par sa capacité à ressentir ce dont il a besoin en fonction de son âge, de sa situation, etc., que Jaurès fait ici un discours qui a sans doute ému ou touché ceux qui l'ont entendu et qui est resté comme l'un de ses plus célèbres.

PARLER AU MONDE : RASSEMBLER

En 1910, alors qu'il est à Copenhague, Jaurès est sollicité par un membre argentin de l'Internationale afin de venir donner des conférences en Amérique du Sud. Il se rend finalement en Argentine en 1911. Ce déplacement présente plusieurs intérêts pour lui : la solidarité internationale et, bien sûr, la possibilité d'aller puiser une inspiration nouvelle au cœur de ces jeunes nations sud-américaines.

Il imagine un parallèle possible : alors qu'en Europe la paix est menacée par la montée des différents nationalismes, l'Amérique du Sud ne semble pas alimentée par les mêmes violences, puisque les nations qui la composent ne sont pas définitivement « formées ».

Jaurès donne sept conférences à Buenos Aires, au théâtre de l'Odéon. C'est un succès, il fait salle comble chaque fois (le théâtre peut accueillir mille cinq cents personnes). Puis il en donne une huitième à la Maison du Parti socialiste argentin. Sa renommée amène un public assez varié, qui va de l'ouvrier à la petite bourgeoisie. Une source de joie, autant pour lui que pour les responsables locaux, qui voient leurs idées se diffuser à plus grande échelle.

Les thèmes traités par Jaurès sont la force de l'idéal, les idées d'Alberdi et les réalités contemporaines, la politique sociale en Europe et la question de l'immigration, la nationalité, la démocratie et la classe ouvrière, l'organisation militaire de la France, les conséquences d'une guerre européenne et les moyens d'assurer la paix, la civilisation et le socialisme, le Parti socialiste argentin.

La force de Jaurès est alors de parler de l'Amérique du Sud en parlant de l'Europe ! Les problématiques sont différentes certes, mais les idées qui sous-tendent leur résolution sont les mêmes. C'est donc une série de discours où, par effet de miroir, les deux exemples s'opposent et se complètent, de manière implicite ou explicite.

Lors de sa première intervention, il explique ce qui se passe en Europe :

« La croissance économique du continent américain doit servir de leçon aux peuples et aux gouvernements de la vieille Europe. Certaines classes et castes ont voulu propager en Europe le préjugé qui veut qu'il est nécessaire au peuple, pour maintenir et augmenter son activité économique, de renouveler de temps à autre son prestige industriel par le prestige d'une grande victoire militaire. »

Les conférences prennent un tour plus magistral, elles sont la démonstration d'une logique positive. Et à ce titre, même les éléments les plus techniques peuvent être empreints de poésie. Ce passage sur l'évolution (le darwinisme) est issu de sa première conférence. À une mécanique scientifique, Jaurès donne des attributs, des couleurs et des sentiments humains :

« Dans la profondeur des mers et des forêts, il y eut de cruelles batailles mais aussi des temps harmonieux. Kropotkine nous parle dans un superbe livre des regroupements et des "fédérations organiques". Dans la brutalité des éléments, la maternité sublime

dépose ses fulgurances, et à travers les batailles et les amours, les formes se développent suivant un rythme ascensionnel. »

Certes le texte est bien sur l'idéal, mais avec toute la charge émotionnelle, la mythologie positive que comporte ce mot. Jaurès conclut ainsi :

« C'est un vent puissant qui souffle et tout ce qui est sur son chemin s'agite. Dans l'intimité des consciences commence à palpiter l'espoir nouveau. Ce grand vent passe à travers les forêts et des millions et des millions de feuilles frémissent. Ce grand vent passe sur la mer et des millions et des millions de vagues se lèvent et sont dorées par le soleil. C'est la masse tout entière qui aidera à la réalisation de cet idéal, en s'organisant et en s'éduquant. C'est l'idéal de justice qui surgit avec une rare vigueur des profondeurs de l'histoire. »

Lors de l'hommage témoigné à Jaurès par son hôte argentin, Juan B. Justo indique les vertus du discours jauressien : « Nous admirons votre faculté d'expression, qui vous a permis de parler à l'Odéon à un public "snob", bien éloigné des préoccupations chères à notre esprit, sans être pour autant rejeté à aucun moment, mais recevant plutôt l'éloge de la majorité. Vous leur avez inspiré, des sentiments plus élevés que ceux qu'ils ont l'habitude, et il est possible que dans quelques esprits jusqu'alors récalcitrants à toute vérité sociale, se soit infiltrée un peu de lumière. »

Lors de ces conférences, Jaurès prend le temps de développer sa pensée. Ses sept interventions sont une évocation de différents thèmes qui suit une logique démonstrative. Il adapte le ton qui convient à son auditoire curieux, nouveau, cultivé : l'émotion n'est pas dans l'attitude de Jaurès mais plutôt dans la forme que les textes prennent. Les grandes figures de styles ne sont là que pour insister sur le fond : le vent en analogie avec le souffle des idées, la lutte organique des êtres pour prouver que le combat c'est la vie.

PARLER À SES ALLIÉS : CONCILIER

Du 15 au 18 octobre 1908 se tient à Toulouse le 5^e congrès de la SFIO. Grand-messe annuelle du parti récemment né, il réunit des personnalités influentes du mouvement, aussi bien que des militants élus plus anonymes.

Ce congrès est l'occasion de parachever l'œuvre d'unification impulsée en 1905. La SFIO commence tout juste à s'imposer sur la scène politique : quelques dizaines de milliers d'adhérents, une multitude de fédérations locales et des courants qui continuent de l'agiter. Ainsi les tendances virulentes y côtoient les mouvances plus modérées, la République et le parlementarisme y sont tour à tour loués ou tourmentés ; l'unité socialiste doit faire face à la concurrence du socialisme version CGT.

La victoire de 1905 qui a consacré la séparation de l'Église et de l'État n'est qu'un court répit. Dès 1906, l'opposition socialiste est malmenée par un Clemenceau qui, devenu ministre de l'Intérieur, fait preuve d'une extrême fermeté à l'encontre des revendications et des manifestations ouvrières.

Ce congrès passe à la loupe l'action socialiste pour tenter de lui donner une unité théorique, une unité d'action et une ligne politique précise. C'est une confrontation sur les buts et les moyens de la SFIO. Deux courants s'affrontent : les guesdistes (alors que Guesde, malade, n'est pas présent), partisans d'une révolution et d'une non-compromission avec les instances politiques démocratiques ; et les réformateurs, plus enclins à utiliser les possibilités qu'offre le système tel qu'il est pour l'avènement d'une république sociale. C'est d'ailleurs lors de cet événement que Jaurès s'affirme comme une figure de rassemblement au sein de la SFIO.

Le discours de Jaurès tranche avec ceux qu'il a pu tenir en d'autres lieux ou d'autres temps. Ici il n'est pas nécessairement question de s'affirmer comme un combattant, comme un as de la rhétorique et de la joute oratoire, mais bien de tenter une réconciliation entre les courants. Mais plus qu'une alliance de circonstance, Jaurès vise l'adhésion pleine et entière de chacun, qui seule permettra une action concertée.

Le ton semble beaucoup plus posé, presque professoral. C'est aussi un dialogue avec la salle. Chaque personne présente, dont il évoque les propos qu'il a pu entendre lors de ce congrès ou ailleurs, peut répondre, préciser, contredire si elle y met les formes. Jaurès adopte une attitude ouverte et résolue.

Son discours est construit selon une logique claire, qui part du particulier pour atteindre le général, avec des moments d'emphase et des variations de rythme. Jaurès commence par exposer les deux questions centrales qui vont guider son propos : « Quel est le but du socialisme ? » et : « Comment le Parti socialiste atteindra-t-il ce but ? »

Il part du constat que leurs adversaires semblent justement n'y rien comprendre ou, tout du moins, dénigre le mouvement. Puis, Jaurès termine cette première partie, cette adresse, en désamorçant les deux opinions antagonistes (révolution ou réforme ?) ; il les lie toutes deux comme étant solidaires : « Parce que le Parti socialiste est un parti essentiellement révolutionnaire, il est le parti le plus activement et le plus réellement réformateur. » Surtout, il donne les conditions pour que l'avènement du socialisme arrive : l'éducation du prolétariat. C'est tout l'intérêt des discours de Jaurès : chercher une troisième voie, une fois dressé le constat de la division.

Jaurès déroule ensuite la partie la plus dense de son discours, la plus pratique et la plus formelle. Il affirme qu'il est avant tout nécessaire de clarifier la pensée des acteurs de la SFIO pour gagner en impact : « Le camarade qui avait tenu ce langage involontairement générateur d'anarchisme, aujourd'hui est un de ceux qui se plaignent le plus âprement de l'invasion de l'esprit anarchiste dans le Parti. »

En passant au crible les réformes adoptées et les contradictions permanentes du mouvement (vouloir une réforme pour ensuite, une fois celle-ci adoptée, la critiquer comme n'étant pas utile et surtout mal intentionnée), Jaurès dresse le tableau de ce qui rend difficile un discours cohérent et propose une solution. Elle se résume en une phrase : « Mettre toujours nos pensées et nos paroles en harmonie avec nos actes. »

Jaurès évoque aussi la nécessité de permettre au temps d'agir, la nécessité d'avancer un pas après l'autre plutôt que par des coups de force répétés et voués à l'échec. Il poursuit sur le rôle des élus :

« Nous ne sommes que les ingénieurs de la dernière heure chargés d'ajuster au mieux les derniers rouages de la machine pour que la force vive du prolétariat organisé ait le plus clair de son emploi et de son énergie. »

Jaurès termine la première partie de son discours sur un ton emphatique, plus emporté, énumérant les progrès accomplis, les chantiers en cours, qui sont autant de bonnes nouvelles, de petits pas, comme une marée qui emporte l'auditoire :

« Je dis qu'il serait [le prolétariat] plus heureux, plus libre, par conséquent plus exigeant et plus capable d'accomplir l'entière

révolution de propriété, terme de l'effort socialiste. »

Jaurès rappelle un fait essentiel : les élus sont au service du prolétariat et ne doivent pas oublier que l'action doit être menée quoi qu'il en soit de la participation (ou non) au débat républicain. L'action avec cet objectif clair est seule capable de révolutionner le monde.

La deuxième partie du discours est consacrée aux méthodes d'action, à l'organisation de toutes ces fédérations au sein de la seule SFIO. Jaurès rappelle que la concertation est importante pour que l'action gagne en puissance : « Le vice de la plupart des tentatives actuelles, c'est qu'elles risquent de jeter le syndicalisme à des batailles d'ensemble avant qu'il ait ramassé et ordonné des forces de masse capables de livrer et de soutenir cette bataille », et justement le rôle des élus est de clarifier, de donner du sens.

Jaurès termine par une formule en forme de dithyrambe qui annonce des lendemains meilleurs : « Pour moi, je n'ai jamais eu une aussi ardente confiance en la croissance du socialisme, et en la victoire du prolétariat. » Il reçoit une *standing ovation*.

Le changement de temps et le fait d'être en territoire connu et amical ont permis à Jaurès de développer sa pensée de manière précise. Il argumente, enchaîne logiquement son discours. Ce n'est pas le moment de se livrer à des joutes, il faut ménager les sensibilités et rallier toutes les personnes présentes à une cause commune.

Il met au service de ce but le fond et la forme, prenant toutes les précautions nécessaires, remerciant et saluant le travail de chacun des intervenants en fin de discours :

« Ce qui s'est affirmé partout, du discours de Varenne au discours de Constans, du discours d'Héliès, si admirablement pratique et enthousiaste à la fois, au discours de Lagardelle, tout à l'heure au discours de Bracke lui-même que je pressens, jusqu'à mes propres paroles, [...] l'affirmation de notre puissance d'action, de notre volonté de méthode avec notre énergie de réalisation. »

LE DUEL AVEC CLEMENCEAU

C'est l'écrivain et député Maurice Barrès qui relate le mieux la joute qui oppose les deux hommes au cours de cette année 1906. Ce duel oppose

deux personnalités aussi éloignées l'une de l'autre, mais aussi engagées chacune à leur manière. Au Vendéen se confronte le Tarnais.

À la tribune, Jaurès a « la figure congestionnée, le cou et la poitrine tendus à se rompre, les bras courts ». Pour Clemenceau, « sa voix s'enfle à peine, sobre de gestes, les mains aux poches, tandis que ses arguments se déclenchent, terribles, rapides, aiguisés, pareils au couperet du docteur Guillotin ».

Depuis plusieurs années, les tensions concernant les conditions de travail sont vives dans les mines de charbon du Nord de la France. En mars 1906, dans la région de Courrières, un accident tue plus d'un millier de mineurs et achève de mettre le feu aux poudres. À son apogée, la grève touche cinquante mille personnes dans toute la France, grévistes parfois poussés à la violence par des extrémistes et des anarchistes.

Le ministre de l'Intérieur, Clemenceau, veut faire respecter l'ordre, ce qu'il expose aux mineurs par des formules tranchées, sans concession. Or, après la grève des mineurs, la « guerre sociale » semble menacer en ce mois d'avril 1906. Les fonctionnaires réclament le droit de grève et la CGT revendique la journée de huit heures.

Jaurès, quant à lui, est à l'opposé du glacial Clemenceau. Il voit dans ces revendications une République à l'agonie qui ne peut plus lutter contre l'urgence des réformes à accomplir, notamment dans l'amélioration des conditions de travail et de vie des classes ouvrières.

Jaurès commence :

« Il n'y a entre les classes d'autre arbitrage que la force, dit-il, parce que la société elle-même est l'expression de la force. Entre le capital qui prétend au plus haut dividende et le travail qui s'efforce vers un plus haut salaire, il y a une guerre essentielle et permanente. La grève n'est qu'un épisode de cette guerre. Le combat continue, incessant, silencieux, dans l'atelier comme hors de l'atelier. »

Clemenceau rétorque :

« C'est une grande erreur, que de confondre la grève et le droit à la matraque. Je dis que ceux qui agissent contre la classe ouvrière sont ceux qui l'encouragent à croire qu'elle ne peut jamais avoir tort... La rue ne vous appartient pas, Monsieur Jaurès, elle appartient à tout le monde. Il reste à savoir s'il est vrai qu'il n'y aura pas de République

tant que les ouvriers syndiqués ne pourront pas se promener de la Bastille à la place de l'Opéra... Vous dites la classe ouvrière c'est moi, la démocratie c'est moi ! »

L'argument désarçonne Jaurès qui, voyant que son contradicteur n'est pas ébranlé par la logique de son argumentation, tente d'exalter la fierté et l'émotion de celui-ci : « Il y a des heures dans l'Histoire où les hommes sont obligés de prendre parti », dit-il. Sachant que Clemenceau est attaché à la Révolution française, Jaurès évoque les grandes figures de la Convention : « Ces hommes qui osaient, qui savaient que le vieux monde était fini, qu'il fallait en emporter les débris, et instaurer une société nouvelle. » Le temps est venu, affirme Jaurès, de réaliser leurs rêves. Il annonce que le Parti socialiste dépose une proposition de loi sur la transformation de la propriété individuelle en propriété collective ou sociale.

Mais Clemenceau le reprend :

« Monsieur Jaurès parle de très haut, absorbé dans son fastueux mirage. Mais moi, dans la plaine, je laboure le sol ingrat qui me refuse la moisson. Votre type d'idéal, ce fut l'objet du rêve éternel de toute l'Asie... »

Le pragmatisme s'oppose à l'idéal.

Clemenceau attaque à nouveau sur l'aveuglement de Jaurès, tout en pointant leurs différences de conceptions inconciliables ; l'un raisonne en collectiviste, l'autre en individualiste :

« Ce qu'il y a de plus puissant dans le socialisme, c'est la vertu du mot qui fait luire aux yeux des déshérités l'espérance de la réparation justement attendue. Cela permet de les grouper, de les émouvoir en masse... Mais un homme n'a pas besoin d'être groupé pour être un homme. »

Puis, il rappelle ses convictions :

« L'individu saura réformer de lui-même le cadre qui lui convient sans s'inquiéter de vos prophéties. Vous nous avez dit : "Faites comme les hommes de la Grande Révolution, choisissez votre bord." Il y a longtemps que j'ai choisi : contre vous et pour le juste et libre

développement de l'individu. Voilà le programme que j'oppose à votre collectivisme. »

Jaurès admet la puissance de son opposant ; il tente de riposter :

« Je monte à la tribune tout hérissé des flèches qu'une main habile et toujours jeune m'a décochées. Votre doctrine de l'individualisme absolu, poursuit-il, c'est la négation de tous les vastes mouvements de progrès qui ont déterminé l'Histoire. Quand ils luttent, les hommes, les prolétaires sont des forces de civilisation... et nous sommes les défenseurs de la classe ouvrière. »

Mais Clemenceau lui assène un des traits d'esprit assassin dont il a le secret : « Vous n'êtes pas le socialisme à vous tout seul, Monsieur Jaurès, vous n'êtes pas le bon Dieu... »

Quelques mois plus tard, le 25 octobre 1906, Clemenceau devient chef du gouvernement tout en restant ministre de l'Intérieur. Les deux hommes continueront de s'affronter sur fond de guerre sociale et de montée des périls européens.

Pourtant les revendications cheminent. Appuyés par Jaurès, les ouvriers ont obtenu la légalisation du repos hebdomadaire obligatoire le dimanche.

LES BONS CONSEILS DE JAURÈS...

pour faire résonance avec son auditoire

- Identifiez votre auditoire au préalable. Il n'est pas possible de parler de la même façon à tout le monde. Renseignez-vous sur sa composition, puis éventuellement relevez des indices sur les sensibilités qui peuvent lui être propres. Sans tomber dans une identification forcée ou trop démagogique, réfléchissez à ce qui vous intéresse chez votre auditoire pour trouver une accroche commune qui vous satisfasse l'un et l'autre. En Argentine, Jaurès évoque ainsi un penseur argentin dont la connaissance reste marginale en Europe. En fait, il le connaît par ses travaux qui touchent directement à ce qui l'intéresse : histoire et politique. Il trouve ainsi un point d'accroche aisé entre lui et son auditoire.
 - Posez-vous la question de l'objectif de votre discours : dois-je convaincre ? Concilier ? Inspirer ? Apporter de nouvelles idées ? Cerner la forme du discours vous permettra d'avoir un impact plus grand. Apporter de nouvelles idées peut rester très conceptuel, tandis que convaincre ne peut faire l'impasse sur la reprise des arguments de l'adversaire avec l'objectif de les démanteler un par un.
 - Adoptez un ton de discours qui corresponde à vos objectifs en jouant sur les différentes émotions. Elles sont au nombre de quatre : joie, tristesse, colère, peur. Plus vous saurez les insuffler dans votre discours, plus vous pourrez les communiquer à votre public.
 - Prenez en compte le temps de votre intervention de manière précise. Ainsi, vous saurez quels arguments choisir, leur nombre, sur quel message insister prioritairement, quel ton adopter pour qu'il soit impactant.
 - Faites-vous plaisir ! En utilisant des métaphores et en jouant sur la poésie du langage, pour appuyer une idée précise à un moment précis. Si cette idée revient à plusieurs reprises lors de votre intervention, vous pouvez « filer la métaphore », c'est-à-dire la continuer dans le même registre : cela permet de souligner cette idée et surtout de connecter des parties du discours en jouant sur l'impression de familiarité, de « déjà entendu » du public, et en favorisant les associations d'idées.
 - Adaptez-vous lors d'une phase de confrontation. Jaurès tente par exemple plusieurs types d'arguments face à Clemenceau, ce qui lui permet, dans certains cas, de déstabiliser son adversaire. En l'occurrence les deux bretteurs sont ici aussi brillants l'un que l'autre. Jaurès sait très bien qu'il ne pourra pas faire basculer la majorité, car ce qui se joue en politique va au-delà de la conviction de son adversaire. Sont en jeu les questions de famille et d'appartenance politiques. Toutefois Jaurès peut quitter l'hémicycle la tête haute. Il n'a pas cédé aux attaques cyniques de Clemenceau, qui sont pourtant un moyen facile pour vaincre rapidement.
-
-

À VOUS...



Après avoir pris connaissance de ces conseils de Jaurès, qu'est-ce qui vous parle ?

- Qu'avez-vous envie de retenir qui vous paraîtrait particulièrement pertinent dans sa façon de faire ?

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

Notez les deux « pépites » (idées, actions, ressentis que vous gardez précieusement pour vous, à transposer dans votre vie quotidienne professionnelle ou personnelle) venant directement de l'expérience de Jaurès.

Pépité n° 1 :

.....

.....

.....

.....



CHAPITRE 5

L'ÉLABORATION DES DISCOURS : LA STRUCTURE

« On reconnaît une phrase de Jaurès
à ce que tous les verbes sont au futur ».

CLEMENCEAU.

L'éloquence tient une place particulière sous la III^e République, gouvernement de compromis dont l'identité s'est forgée par les échanges d'idées et les débats. Prendre la parole à l'Assemblée nationale n'est pas chose aisée. Non seulement l'orateur n'a pas de micro, mais, en plus, sa voix doit recouvrir les bâillements et les conversations. Les échanges sont nombreux et houleux. Le débat politique d'alors allie forme et fonds et ne se limite pas aux petites phrases relayées par les médias... et par Twitter en cent quarante caractères !

Parmi tous ces brillants orateurs, Jaurès tient incontestablement la première place. Reconnu par ses pairs – dont son plus farouche opposant et orateur émérite Maurice Barrès – comme un véritable génie de l'art oratoire, Jaurès sait d'instinct composer ses discours. Il a une extrême facilité à s'exprimer et à écrire comme le montrent les textes conservés qui ne présentent aucune rature.

Que peut-on apprendre d'un tel homme ? S'il était peut-être prédestiné à devenir orateur, c'est néanmoins par le travail et la conscience dans l'élaboration de ses discours que Jaurès a pu se distinguer. En effet, les mots ne viennent pas tout seuls.

Quelle est chez Jaurès la part entre préparation et improvisation ? Grâce à l'excellent ouvrage de Michel Launay, *Jaurès orateur*, nous allons cerner les principaux traits et toute la complexité de cet « oiseau rare » mais inspirant qu'était Jaurès.

L'ÉTUDE DE LA RHÉTORIQUE

On l'a vu, Jaurès s'est formé à la rhétorique et sait l'employer avec talent. Cependant, ce mot a aujourd'hui un sens péjoratif ; il évoque la manipulation d'un auditoire *via* des figures de style mécaniques et stéréotypées. Bref, faire de la rhétorique, ce serait s'intéresser non pas au fonds mais seulement à la forme et pratiquer, en politique, la langue de bois. Jaurès est bien éloigné de cette définition tout comme la rhétorique pratiquée à la fin du XIX^e siècle.

Le principe de la rhétorique est d'exposer clairement et habilement ses idées. Fondement de la culture classique, la rhétorique a son origine en Grèce antique au V^e siècle avant Jésus-Christ. Les Romains vont, ensuite, améliorer les techniques et les synthétiser, tel Cicéron dans les deux traités *De oratore* et *Orator*, et Quintilien au I^{er} siècle de notre ère dans un ouvrage intitulé *L'Institution oratoire*. La rhétorique vise avant tout à convaincre, à faire prendre une décision plutôt qu'une autre.

Dans *De oratore*, Cicéron précise que l'orateur idéal doit être pluridisciplinaire et exceller en philosophie, en grammaire, en musique, en mathématique, en géométrie, en art dramatique, en droit, en danse, en histoire... Jaurès serait donc l'archétype de cette pluridisciplinarité.

La rhétorique classique distingue trois grands genres de discours : le discours judiciaire (accuser ou défendre), le discours délibératif (persuader ou dissuader) et le discours démonstratif (louer, blâmer ou instruire).

Jaurès utilise tour à tour ces trois genres : il est cinglant quand il interpelle le gouvernement le 30 avril 1894 sur la censure des journaux. Il accuse :

« C'est ainsi que vous êtes obligés de recruter dans le crime de quoi surveiller le crime, dans la misère de quoi surveiller la misère et dans l'anarchie de quoi surveiller l'anarchie. »

Il persuade citant des extraits de journaux :

« Et alors, quelques jours après, dans le journal *le Temps*, paraissaient les lignes suivantes, que je demande à la Chambre la permission de lui lire. »

Enfin, il blâme :

« Et si vous essayez d'atténuer l'effet de tous les documents qui ont été découverts, si vous essayez, par exemple, de prétendre que les

cartes des prêtres qui ont été trouvées ne se rapportent qu'à des secours, qu'il n'y a pas là matière à une enquête politique, je dis que vous êtes dupes de plus déplorable aveuglement. »

Les figures de rhétorique sont nombreuses et variées. Elles sont d'ordinaire réparties en figures de l'analogie, de la substitution, de l'opposition, de l'amplification, de l'atténuation et de la construction. En s'adressant le 30 juillet 1903 aux élèves du lycée d'Albi, où il a lui-même été élève, puis professeur, Jaurès donne sa définition du courage en même temps qu'une excellente démonstration de rhétorique :

« Surtout, qu'on ne nous accuse point d'abaisser et d'énervier les courages. L'humanité est maudite, si pour faire preuve de courage elle est condamnée à tuer éternellement. Le courage, aujourd'hui, ce n'est pas de maintenir sur le monde la sombre nuée de la Guerre, nuée terrible, mais dormante, dont on peut toujours se flatter qu'elle éclatera sur d'autres. Le courage, ce n'est pas de laisser aux mains de la force la solution des conflits que la raison peut résoudre car le courage est l'exaltation de l'homme, et ceci en est l'abdication. Le courage pour vous tous, courage de toutes les heures, c'est de supporter sans fléchir les épreuves de tout ordre, physiques et morales, que prodigue la vie. Le courage, c'est de ne pas livrer sa volonté au hasard des impressions et des forces ; c'est de garder dans les lassitudes inévitables l'habitude du travail et de l'action. Le courage dans le désordre infini de la vie qui nous sollicite de toutes parts, c'est de choisir un métier et de le bien faire, quel qu'il soit ; c'est de ne pas se rebuter du détail minutieux ou monotone ; c'est de devenir, autant que l'on peut, un technicien accompli ; c'est d'accepter et de comprendre cette loi de la spécialisation du travail qui est la condition de l'action utile, et cependant de ménager à son regard, à son esprit, quelques échappées vers le vaste monde et des perspectives plus étendues. Le courage, c'est d'être tout ensemble, et quel que soit le métier, un praticien et un philosophe. Le courage, c'est de comprendre sa propre vie, de la préciser, de l'approfondir, de l'établir et de la coordonner cependant à la vie générale. Le courage, c'est de surveiller exactement sa machine à filer ou à tisser, pour qu'aucun fil ne se casse, et de préparer cependant un ordre social plus vaste et plus fraternel où la machine sera la servante commune

des travailleurs libérés. Le courage, c'est d'accepter les conditions nouvelles que la vie fait à la science et à l'art, d'accueillir, d'explorer la complexité presque infinie des faits et des détails, et cependant d'éclairer cette réalité énorme et confuse par des idées générales, de l'organiser et de la soulever par la beauté sacrée des formes et des rythmes. Le courage, c'est de dominer ses propres fautes, d'en souffrir mais de n'en pas être accablé et de continuer son chemin. Le courage, c'est d'aimer la vie et de regarder la mort d'un regard tranquille ; c'est d'aller à l'idéal et de comprendre le réel ; c'est d'agir et de se donner aux grandes causes sans savoir quelle récompense réserve à notre effort l'univers profond, ni s'il lui réserve une récompense. Le courage, c'est de chercher la vérité et de la dire ; c'est de ne pas subir la loi du mensonge triomphant qui passe, et de ne pas faire écho, de notre âme, de notre bouche et de nos mains aux applaudissements imbéciles et aux huées fanatiques. »

Jaurès excelle dans l'utilisation de cette figure d'amplification qu'est l'anaphore (la reprise du même terme ou de la même expression en début de proposition, de phrase ou de paragraphe). Le mot « courage » est répété douze fois en début de phrase, donnant du rythme à l'intervention, un effet musical et surtout une formidable énergie.

Dans son discours, l'orateur doit respecter quelques principes de base de la rhétorique :

- *L'inventio* : l'orateur doit trouver des arguments et des idées. Il y a deux registres argumentaires : les arguments affectifs qui agissent sur les émotions et la sensibilité des auditeurs et les arguments rationnels qui en appellent à leur raison.
- *La dispositio* : l'orateur doit organiser ses arguments de manière claire et frappante, suivant un plan ordonné où les arguments s'enchaînent. Le plan rhétorique le plus fréquent comporte quatre parties : l'exorde (attirer la bienveillance de l'auditoire), la narration (exposer les faits), la confirmation (présenter les arguments à tirer des faits exposés) et la péroraison (conclure son discours en frappant et en émouvant le public).
- *L'elocutio* : l'orateur doit employer des phrases correctes, un vocabulaire riche et varié, des figures de style, des sonorités agréables ou surprenantes. Il y a trois niveaux de style : élevé (pour les sujets

graves), le style moyen (pour exposer des faits, informer et expliquer) et le style bas (pour plaire, détendre par l'usage de l'humour et de l'anecdote).

- *La memoria* : l'orateur doit s'exprimer clairement, sans lire ni perdre le fil de sa pensée en cherchant dans sa mémoire un argument oublié.
- *L'actio* : l'orateur doit penser à laisser exprimer tout son corps, en véritable homme de théâtre, capable de synchroniser le bon geste avec une idée importante.

LA PRÉPARATION : VERS LE MONDE ET L'HUMAIN (*INVENTIO*)

Pour composer ses discours Jaurès mobilise sa culture et son ouverture d'esprit au monde et à ses idées. Il lit tout, aussi bien la Bible que Mallarmé, les poètes grecs et latins, les écrivains espagnols et les romanciers russes, les Pères de l'Église et bien sûr les grands orateurs de la Révolution française. L'homme a professionnellement de nombreuses expertises, à la fois philosophe, historien, journaliste et militant.

Jaurès est un linguiste confirmé ; il connaît le latin, le grec mais aussi des bases de sanskrit, l'allemand, l'anglais, l'espagnol et l'italien. Peu de temps avant sa mort, il avait commencé à apprendre le russe.

Dans sa formation de philosophe, Jaurès puise sa confiance dans l'être humain, dans ses possibilités de croissance. Il est en perpétuel questionnement, notamment sur l'avenir de l'homme. Mais ce questionnement ne suppose pas chez lui de contradiction ou d'opposition entre l'intuition et la raison, la vie et la science, l'organique et la mécanique, le temps et la durée.

En tant qu'homme de lettres, les discours de Jaurès sont d'un style parfait même si parfois on peut objecter des erreurs de communication. En effet, leur aspect très littéraire peut rendre difficile leur compréhension, surtout pour un public non lettré. Dans l'avant-propos d'*Action socialiste*, Jaurès s'excuse de succomber à « une sorte de préoccupation littéraire peu convenable à un militant », notant la frivolité de « quelque complaisance littéraire » dans l'action politique.

Jaurès historien s'est inspiré des exceptionnels orateurs de la Révolution française dont Mirabeau et Danton. Dans son *Histoire socialiste de la Révolution française*, il note que Mirabeau avait « gardé les gestes de la

passion ». Que d'analogies directes entre le style de Jaurès et celui du puissant tribun révolutionnaire !

Être connecté au monde contemporain lui permet de produire un discours en phase avec son auditoire, sans banalité. Ainsi, avant même d'aller en Argentine, Jaurès prend soin de relire les grands écrivains portugais et espagnols. Il parcourt également l'Hexagone de part en part, pour parler, soutenir une grève ou un candidat socialiste, fêter un anniversaire républicain ou un bal populaire.

En 1912, Jaurès se rend à Elbeuf (76) pour soutenir le candidat socialiste à une élection partielle. À 20 h 30, Jaurès et quelques orateurs locaux se présentent dans une salle pleine à craquer, capable d'accueillir deux mille personnes ; quatre mille personnes sont présentes ce soir-là. Un agitateur tente d'interrompre Jaurès qui intervient avec humour : « L'indifférence à l'égard de la classe ouvrière est donc passée ! » avant de fustiger l'impertinent du regard. Ce soir-là, Jaurès expose les problèmes locaux et les enjeux diplomatiques franco-allemands, soulignant qu'il faut « en finir avec ce régime de paix armée qui ruine le monde et empêche la réalisation des plus grandes œuvres sociales ».

Jaurès puise dans sa culture, dans son ouverture d'esprit, mais aussi dans sa stabilité familiale. Il mène en effet une vie tranquille de mari aimant et de père attentionné. Jaurès s'est marié en 1886, avec Louise Bois, la fille d'un riche marchand de fromages. C'est un mariage d'amour, sans problème. Les époux Jaurès ont deux enfants, Madeleine et Louis. Cette famille a surtout vécu près de Paris, à Passy. Jean Rabaut décrit ainsi leur logement :

« On y trouve un buffet [...], des tentures éraillées, des pompons, la couronne de mariée de M^{me} Jaurès sous un globe. Pas de tableaux au mur. Pour bureau, une cellule monacale en haut d'un escalier raide ; une table de bois blanc, posée sur des allonges ; des livres empilés à terre, par la tranche, sans qu'il ait pris soin de les ranger. »

Aussi bien lorsqu'il est en déplacement que chez lui, Jaurès prépare minutieusement ses discours. Il fait de nombreuses recherches, réfléchit et médite. Il étudie à fond ses dossiers historiques et techniques. Avant d'intervenir à la tribune de l'Assemblée sur la question du Maroc, il étudie jusqu'à la géographie et la géologie de l'Afrique du Nord. En fait, Jaurès travaille tout le temps, même quand il marche ou qu'il échange avec ses amis à la terrasse d'un café. Il veut se sentir pleinement maître de son sujet.

Il peut ensuite laisser toute sa place à l'expression spontanée, toucher au plus juste et être très efficace.

En 1913 à Berlin, Pierre Comert note cette incroyable capacité. Après un discours le matin, puis un autre l'après-midi, une militante est venue lui demander de faire un troisième discours dans son quartier le soir même : « Qu'à cela ne tienne, répondit-il à sa requête : je prendrai un peu du premier, un peu du second, et j'en ferai un troisième encore meilleur. » Jaurès aurait pu déclamer un des deux discours précédents, mais il a préféré en concevoir un nouveau, plus adapté au public visé.

LA SCÉNARISATION DE L'INTERVENTION (*DISPOSITIO*)

Chez Jaurès, la scénarisation de l'intervention passe par un choix judicieux des images, riches et évocatrices, propres à toucher tous les publics. Les arguments déployés dans les discours sont souvent oubliés, mais pas les images qui invitent à la méditation.

Jaurès en appelle souvent à l'imagination de son public : « Je ne sais dans quel recoin de prison on irait chercher un plus grand esclavage et des députés plus serviles. »

L'orateur puise dans ses sensations. Il a pris l'habitude de griffonner quelques impressions à la suite de la visite d'un musée ou d'une lecture. La nature est la source essentielle de son inspiration. Par exemple, lorsqu'il répond à Guesde, très critique sur son action dreyfusarde, Jaurès utilise l'image du soleil :

« Et alors, ce n'est plus la tache qui voile, qui flétrit le soleil capitaliste déclinant, c'est la tache qui vient flétrir le soleil socialiste levant. Nous n'avons pas voulu de cette flétrissure de honte sur l'aurore du prolétariat. »

Après avoir écouté Jaurès au Trocadéro, Jules Renard est ébloui, semble-t-il, par la puissance de ces images, s'interrogeant à son tour sur leur genèse : « Les plus belles images, il donne l'impression (elle n'est pas toujours fausse) qu'il les travaille sur place, qu'il se les arrache avec effort : certains mots craquent comme des racines. Puis soudain, l'image jaillit, monte libre, se développe, une image de prosateur lyrique, pleine, importante et claire, qui plane en sécurité sur la foule. Cette image a des

traits communs et des traits nouveaux. Elle était là près de nous et on croit qu'elle vient de loin.»

À ce même Jules Renard qui lui demandait un jour ce qu'il préférait « de l'exactitude d'une phrase ou de la beauté poétique d'une image », l'orateur répondit sans hésiter en faveur de la première proposition, et l'on sait qu'il jugeait surfaites, « factices », les phrases construites avec de « fausses inélégances où la vérité est blessée ».

Les images permettent à Jaurès de donner une représentation concrète à ses idées, avant même de les avoir exposées. Louis Lévy rapporte une anecdote : « Pendant le dîner qui précéda son dernier discours, le 29 juillet à Bruxelles, il avait jeté sur un papier ces quatre mots : “Le cheval d'Attila”. Et de ces seuls mots est sortie cette fresque hallucinante du monstre menaçant de la guerre dont le motif central est Attila au bord de l'abîme, mais dont le cheval hésite et trébuche. »

Les traits d'humour ou d'ironie se retrouvent dans la parole de Jaurès, mais toujours avec esprit et courtoisie. Ainsi à propos de questions économiques et financières, Jaurès lance :

« Me rappelant mes souvenirs classiques, dont je sors à peine, je me permettrais de dire à M. le ministre des Finances que la conversation est comme la Galatée de son budget ; elle apparaît, elle se dérobe, mais on l'entrevoit toujours derrière les saules pleureurs du déficit. »

Cette intervention est suivie par de nombreux rires dans l'hémicycle.

Enfin, les discours de Jaurès projettent l'auditeur dans le temps : dans le passé avec l'utilisation du passé simple qui permet de s'enraciner dans l'histoire ; dans le présent, car il est en phase avec son époque et n'hésite pas à citer ses contemporains ; et dans le futur, d'où cette formule de Clemenceau : « On reconnaît une phrase de Jaurès à ce que tous les verbes sont au futur. » Le tout est animé par un vaste mouvement stylistique.

Jaurès, historien, puise dans l'histoire maints exemples et arguments. Journaliste, il se tient au courant de l'actualité. Enfin, c'est un excellent analyste comme le relève Adolphe Messimy, ministre de la Guerre en 1914, un farouche adversaire : « C'est maintenant de l'histoire : le lendemain de Charleroi, le général Joffre m'adressa une longue dépêche exposant l'échec de son plan offensif et esquissant la retraite de ses armées sur la ligne de la Somme indiquant que si cette retraite ne suffisait pas, elle serait prolongée plus loin, ainsi qu'elle a eu lieu. Or c'est exactement le plan tracé par Jaurès

dans *L'Armée nouvelle*, lorsqu'il affirme qu'avec un régime politique comme le nôtre, qui s'oppose à ce que la France déclare la guerre, nous serons toujours en retard, et que de ce fait, nous avons plus besoin de rassembler tous nos efforts qu'un pays qui a prémédité l'attaque. »

LA MÉMORISATION (*MEMORIA*)

Jaurès a une excellente mémoire qu'il met à profit pour retenir ses discours et démonter l'argumentation adverse en montrant ses contradictions. Il ne rédige que rarement ses discours, peut-être seulement trois ou quatre fois, mais y supplée par une phase intense d'intériorisation.

Concernant sa prodigieuse mémoire, Vincent Auriol relate ainsi une anecdote : « Un soir de 1912, dans mon bureau du journal, il voulut téléphoner son éditorial à *L'Humanité*. Au moment même où fut donnée la communication, l'électricité fit défaut et c'est dans une totale obscurité que, de mémoire, il le dicta ; le lendemain, je comparai les deux textes : le manuscrit et l'imprimé. Pas un mot n'était changé. » Son célèbre « Discours à la jeunesse » a été déclamé sans note. Lorsqu'on lui a demandé de l'écrire, il l'a fait, d'un bout à l'autre, sans varier de l'original.

Jaurès ne perd pas le fil de ses interventions malgré les interruptions intempestives de ses collègues de l'Assemblée. Au contraire, il est capable d'intégrer les arguments de ses opposants dans sa propre argumentation. Ainsi, lors d'une conférence contradictoire avec Jules Guesde le 26 novembre 1900, Jaurès cite Marx avant d'être interrompu par une personne du public qui s'écrie : « Ce n'est pas vrai. » Jaurès rétorque habilement :

« Citoyens, j'ai reconnu le camarade qui m'a adressé cette interruption désobligeante, et je me borne à lui dire ceci : vous vérifierez avec vos amis, nous vérifierons l'exactitude de la citation que j'ai faite et, si elle est exacte, je ne vous demanderai qu'une chose comme réparation : c'est, dans une de nos prochaines réunions, de venir en témoigner loyalement à la tribune. »

Bien évidemment, Jaurès est ensuite acclamé.

LES BONS CONSEILS DE JAURÈS...

pour structurer un discours

- Posez quelques points de repère pour structurer votre propos tout en vous laissant la possibilité de l'adapter au public. Donnez-vous confiance en vous préparant à fond. Si vous êtes bien préparé, vous serez plus à même de vous concentrer sur les réactions de votre auditoire.
 - N'hésitez pas à avoir recours aux métaphores, aux analogies ou à d'autres figures stylistiques. Les discours imagés permettent de captiver les auditeurs, de faciliter leur compréhension des concepts mais aussi d'assurer une bonne mémorisation du discours. Jaurès est un orateur hors pair qui manie efficacement les figures de style, la précision de la pensée et la justesse de l'image.
 - Répétez autant et aussi longtemps qu'il le faut pour assimiler le sujet, mais n'apprenez pas par cœur votre discours car cela vous obligerait à rester concentré pour vous rappeler chaque phrase. Apprenez seulement le plan de votre présentation et maîtrisez pleinement votre sujet afin que les mots viennent d'eux-mêmes.
-

À VOUS...



Après avoir pris connaissance de ces conseils de Jaurès, qu'est-ce qui vous parle ?

- Qu'avez-vous envie de retenir qui vous paraîtrait particulièrement pertinent dans sa façon de faire ?

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

Notez les deux « pépites » (idées, actions, ressentis que vous gardez précieusement pour vous, à transposer dans votre vie quotidienne professionnelle ou personnelle) venant directement de l'expérience de Jaurès.

Pépité n° 1 :

.....

.....

.....

.....



CHAPITRE 6

LA DÉCLAMATION : DIRE LE VRAI ET VIVRE AVEC « LA FOULE DES VIVANTS »

« Au début d'un discours, sa voix était monocorde, traînante, grasseyante ; son geste, court et embarrassé. Mais soudain jaillissait l'idée, drue, éblouissante. Sa pensée s'élevait et élevait son auditoire avec lui. Sa voix devenait alors tour à tour cuivre vibrant, tonnant, emplissant les plus vastes édifices ; ou se faisait caressante, parfois ironique, séduisante même. Le geste accompagnait la période. Tantôt la main droite s'élevait ou s'abaissait, comme pour briser un obstacle ; tantôt elle fendait l'espace comme pour laisser passer l'idée. Parfois, les bras en avant et le buste penché vers l'auditoire, il semblait vouloir cueillir les esprits conquis. »

Vincent AURIOL, *Jean Jaurès*, 1962.

Sans l'avoir entendu, ni rencontré, il est difficile de se rendre compte de la puissance oratoire de Jaurès. Pourtant, il n'a pas suivi de formation spécifique, ni pris des leçons de diction. Il s'est confronté aux autres, a misé sur ses talents naturels et a créé un style particulier. Car l'excellent orateur est celui qui est capable de se faire entendre et dans ce registre, Jaurès a brillé.

Aux yeux de tous, amis ou détracteurs, il était une véritable « bête de scène ».

LE LANGAGE CORPOREL : PRÉSENCE, POSTURE ET GESTUELLE (*ACTIO*)

Le principe de la prise de parole est de séduire par l'utilisation de deux langages à la fois, l'un verbal, l'autre visuel. Mais chez Jaurès, la forme ne se substitue pas au fond, elle l'accompagne. Pourtant ses gestes et ses paroles ne sont pas entièrement synchronisés, comme le souligne le socialiste Alexandre-Marie Desrousseaux, qui note des gestes désordonnés et peu utiles à son argumentaire.

Jaurès, c'est d'abord une présence physique, une allure simple, voire négligée. Yves Guyot décrit l'arrivée en 1885 de Jaurès à l'Assemblée nationale. Il est alors le plus jeune député de France : « On vit arriver [...] un petit homme, une épaule plus courte que l'autre, mal nettoyé, la chevelure et la barbe d'un jaune aussi peu défini que le pelage du cheval de d'Artagnan, clopinant, inquiet, furetant partout, fouinant dans tous les groupes, l'œil quêté, se fermant devant tout regard direct par un tic convulsif : on sut qu'il s'appelait Jaurès. »

La carrure de l'homme est également son atout, tout en rondeur, tout en puissance. Barrès le décrit : « Jaurès : puissante encolure, teint rouge, bas sur pattes. Formidable taureau de la petite espèce. » C'est bien un taureau qui rentre frénétiquement dans l'arène, corps trapu et puissance animale.

Jules Renard note sa capacité à occuper tout l'espace : « Jaurès va et vient sur la scène, au bord, comme un bon fauve sorti de sa cage. » Jules Romain note qu'avant d'haranguer la foule, il allait sur l'estrade « de long en large, les bras derrière le dos, à pas lourds, comme un ours ».

Les gestes de Jaurès sont passionnés, expriment l'excitation du moment, l'enthousiasme ou la colère. Ses mains sont particulièrement expressives. Lors de sa campagne électorale de Carmaux, un mineur rapporte : « Jaurès apparut au balcon. Il était en colère comme je ne l'ai jamais vu. Il se frappait la poitrine et faisait de grands gestes [...] il tira enfin un journal, il le brandit en clamant : "Citoyens de Carmaux ! Les ouvriers de Saint-Amans viennent de briser leurs chaînes, allez-vous en ramasser les maillons pour vous les passer au cou ? Ce sont des chaînes qu'il vous faut. Eh bien ! En voilà !" Il déchira le journal en mille morceaux qu'il jeta sur la foule. »

Jaurès ne prépare pas ses gestes, ni ne les travaille. Ils sont spontanés. Pour ses contemporains, cette gestuelle est compliquée, désordonnée, mais seulement en apparence... Car l'orateur extériorise sa pensée. Jaurès déploie une telle énergie qu'il finit en nage, trempé de sueur. On peut distinguer trois sortes de gestes :

- les gestes descriptifs pour clarifier ou faire ressortir l'idée exposée (les poings qui s'entrechoquent) ;
- les gestes rhétoriques pour donner de l'emphase au discours (par exemple, le bras droit levé et plié pour haranguer la foule ; le bras entier qui fait mine d'écarter quelque chose ; les deux mains tendues en avant) ;

- les gestes évocateurs exprimant symboliquement des idées et des émotions (le geste du balai, le doigt en l'air pour montrer l'idéal).

Cette gestuelle est celle du tribun, de l'homme politique. Le Jaurès professeur est plus posé, martelant lentement les mots et avares de gestes. Jaurès adapte donc ses gestes à son public.

LA VOIX ET LE RYTHME (*ELOCUTIO*)

Maurice Dommanget le 21 juillet 1912 note à propos de Jaurès : « La magie de sa parole si chaude, si vibrante, comme haletante, qu'il animait de son souffle ardent, et dont le lyrisme s'accompagnait d'une plastique impressionnante. »

L'alchimie oratoire de Jaurès est liée à son étude des textes classiques gréco-latins, à ses origines et à sa maîtrise de l'occitan. Pour être un homme politique et convaincre les électeurs, les candidats se doivent de parler le patois. Si Clemenceau pratique le patois vendéen, Jaurès lui connaît l'occitan, encore beaucoup parlé par les paysans. La pratique de cette langue va au-delà d'un simple calcul électoral. Pour lui, occitan et latin vont de pair. Sa culture classique, pétrie d'humanités latines, s'abreuve aussi de la rusticité du patois. C'est ainsi qu'il explique dans *La Dépêche* du 15 août 1911 :

« Mais je disais aussi avec une force de conviction qui ne fait que s'accroître que ce mouvement du génie méridional pouvait être utilisé pour la culture du peuple du Midi. Pourquoi ne pas profiter de ce que la plupart des enfants de nos écoles connaissent et parlent encore ce que l'on appelle d'un nom grossier "le patois". Ce ne serait pas négliger le français : ce serait le mieux apprendre, au contraire, que de le comparer familièrement dans son vocabulaire, sa syntaxe, dans ses moyens d'expression, avec le languedocien et le provençal. Ce serait, pour le peuple de la France du Midi, le sujet de l'étude linguistique la plus vivante, la plus familière, la plus féconde pour l'esprit. »

Dans cet article, se dessine le portrait d'un Jaurès resté simple et enraciné dans sa terre malgré le « voyage à Paris ». Sa perception de la langue est presque charnelle. D'ailleurs, Jaurès a une voix du Midi, chantante et

vibrante. En temps ordinaire, il maîtrise son accent, mais celui-ci peut revenir de manière impromptue lorsqu'il s'emporte ou est très fatigué.

Jaurès a besoin de s'échauffer et de ressentir son public. Sa voix puissante est d'abord discrète, voire fluette. Jules Renard note sa première impression : « Le début lent, des mots séparés par de grands vides. On a peur : n'est-ce que cela ? Tout à coup, une grande vague sombre et gonflée, qui menace, avant de retomber doucement. Il a une dizaine de vagues de cette ampleur. C'est le plus beau, c'est très beau. »

Roger Martin du Gard évoque une « voix d'airain ». D'autres, une voix cuivrée, celle d'une trompette aiguë, ou une voix métallique. Pour Barrès : « Sa voix monte, se traîne dans sa gorge. Elle a la sécheresse de l'Espagne, de l'Afrique. C'est la voix du muezzin sur le minaret. » Pour Jules Renard : « Une voix qui va jusqu'aux dernières oreilles, mais qui reste agréable, une voix claire, très étendue, un peu aiguë, une voix non de tonnerre, mais de feux de salve. »

Jaurès n'a pas besoin de pauses mais de sentir les réactions positives ou négatives du public et, éventuellement, d'être contredit. Dans ses *Mémoires politiques*, François Mauriac relate sa rencontre avec l'orateur à Bordeaux. L'écrivain n'avait alors que dix-huit ou dix-neuf ans ; il décrit ainsi Jaurès : « Son éloquence avait besoin du succès pour s'échauffer. Traitant des affaires marocaines devant un auditoire à demi bourgeois, il me parut d'abord médiocre. Mais un de mes maîtres de la Faculté, fort présomptueux, vint le contredire, sur un ton pédant. Alors le gros homme se réveilla : sa réponse ne fut pas foudroyante, mais écrasante. Il prit entre ses grosses pattes mon frêle maître et le réduisit en bouillie devant son élève scandalisé et charmé. »

Léon Blum décrit le « génie symphonique » de Jaurès : « Je crois vraiment vous faire toucher du doigt l'essence même, le secret de son génie. Il y a des génies qui sont l'exaltation intense d'un don. Les siens étaient assemblage, harmonie, fusion de dons qui ne sont pour ainsi dire jamais réunis. Il était conciliateur de tendances, de formes d'action et de pensée qui pouvaient sembler, et qui étaient avant lui, divergences ou contraintes. C'est un génie symphonique. »

Comme le dit si bien Michel Launay, pour Jaurès, « le mouvement de la phrase ou du discours doit naître du mouvement de la pensée ou du sentiment, il doit non pas endormir mais au contraire exalter et emporter tous ceux qui y étaient pris ».

Pour rythmer ses prises de parole, Jaurès donne spontanément à ses discours une chaleur lyrique, quasi poétique : octosyllabes et décasyllabes se succèdent. Certaines fois, son discours s'émaille d'alexandrins : « La poussière est la sœur altérée de la boue » ou : « Et c'est nous qui avons le souci de la France. »

Le rythme de ses discours est accentué par la répétition, soit à visée pédagogique, soit à visée stylistique. Il commence, en bon professeur, par donner le sens des termes et pose clairement une question. Dans son discours « Les Deux Méthodes », il commence ainsi :

« Je dis que la première question que nous devons nous poser est celle-ci : qu'est-ce donc que la lutte des classes ? Que signifie ce principe si souvent invoqué et si rarement défini ? »

S'il est interrompu, il reprend de manière pédagogique. Toujours dans « Les Deux Méthodes », il pose clairement la question :

« D'où est né, quand et comment, le dissentiment entre Guesde et moi ? Et quand je dis Guesde et moi, il est bien entendu qu'il ne s'agit pas d'une misérable querelle personnelle. Le débat, le dissentiment entre nous est bien plus noble et en même temps plus grave, puisqu'il s'agit non pas de vieilles et odieuses rivalités dont ont parlé nos ennemis communs, mais d'un dissentiment de tactique et de méthode que nous avons le devoir de soumettre au Parti et que le Parti jugera souverainement ! »

Des bravos jaillissent. Jaurès s'interrompt et reprend : « Eh bien ! quand donc est né ce dissentiment ? »

L'ÉMOTION : CHARISME, MAGNÉTISME ET EMPATHIE

La voix de Jaurès est au service des sentiments et des émotions. L'émotion de l'orateur touche les auditeurs et sa sincérité touche les cœurs. Jaurès avait la capacité de faire pleurer ses amis, d'ébranler ses ennemis et d'émouvoir les foules. Il sait créer l'enthousiasme par des images et des valeurs positives.

C'est chargé d'émotion, avec un accent presque poétique qu'il s'adresse aux lycéens d'Albi le 31 juillet 1888 dans un discours sur l'art et la vie. Il y décrit la ville et sa cathédrale :

« Avec son beau ciel, ses maisons de briques, ses jardins en terrasse et ses beaux ponts, avec sa place centrale bien exposée au soleil et qui rapproche tous les citoyens sous un tiède rayon d'hiver, avec sa cathédrale puissante, au pied de laquelle fleurit le baldaquin, avec ses coteaux crayeux qui la bordent au Nord et qui ressemblent aux collines du Latium, on dirait une ville italienne, faite surtout pour le culte de l'art et d'une sereine philosophie. Il n'est rien de plus beau quand vers le soir on entre par le pont, que ces quais silencieux qui montent vers la cathédrale. [...] Il y a entre sa couleur de brique et les rayons jaunissants ou pourpres du soir de merveilleuses harmonies. L'édifice semble s'incorporer la lumière, qui revêt sa majesté pesante de légèreté et de douceur. »

Une auditrice a été impressionnée par son pouvoir de captation : « Je l'ai entendu tout un soir, au Grand U, disserter sur les étoiles avec je ne sais quel astronome. Les murs de la salle s'étaient dissous : on nageait en plein éther – les femmes oubliaient de se repoudrer, les hommes de fumer, les servants d'aller dîner à leur tour... Ce pouvoir presque magnétique de capter tout ensemble les esprits et les cœurs se décuplait à la tribune. Si haute ou si humble qu'elle fût, elle était son piédestal naturel, son pavois. »

Jaurès n'utilise pas seulement la voix mais aussi le regard, autre outil de communication. Son regard est circulaire et permet d'embrasser toute la salle. Chacun se sent concerné. Qu'il fasse partie d'une foule ou d'un petit cercle, chaque auditeur croit à son importance, sent qu'un lien particulier l'unit à l'orateur, que les arguments lui sont destinés pour le convaincre. En grand orateur, Jaurès est capable de rassembler son public d'un seul regard.

LES BONS CONSEILS DE JAURÈS...

pour prendre la parole

Dans votre prise de parole, vous adressez deux messages bien distincts à votre auditoire : le premier par votre voix, le second par votre apparence, votre attitude et vos mouvements.

- N'hésitez pas à user de formules de rhétorique, mais sans en abuser, afin de rythmer votre discours. Par exemple, Jaurès emploie un vocabulaire subjectif et utilise des adjectifs de valeur tels que « vrai » et « faux », « nouveau » et « ancien », « grand » et « petit », de façon à donner un rythme à son propos. Maurice Barrès note dans ses *Cahiers* : « Tandis que Jaurès parle, il y a quelque chose de vague et d'indéterminé. Il demeure étonnant. Un grand orateur peut produire tous les accents, mais parmi eux tous, il y en a toujours un qui est le plus vrai, le plus noble, son accent juste. »
- Bougez de manière à atténuer votre tension nerveuse. Jaurès exulte et décharge toute son énergie dans des harangues enflammées. Une posture bien adaptée permet à l'orateur de respirer correctement et de projeter efficacement sa voix.
- N'hésitez pas à jouer au maximum de vos gestes. Les gestes clarifient et étayent vos arguments, donnent du relief à vos idées, accentuent et amplifient vos paroles, agissent comme support visuel et mobilisent l'auditoire. En clair, faites de votre corps le miroir de vos pensées. Pour convaincre votre auditoire de votre sincérité, de votre engagement et de votre enthousiasme, n'oubliez pas que votre corps est un véritable outil de communication. Il faut que les gestes et la posture soient en cohérence avec les arguments déployés. Jaurès n'oublie jamais de pointer son doigt en l'air pour montrer l'idéal à atteindre.
- Mobilisez l'attention par le regard, en captant toutes les réactions et les humeurs de vos auditeurs ; cela vous permet à chaque instant d'évaluer votre prestation. Le discours se transforme ainsi en échange, la transmission en communication. Jaurès embrasse tout le public dans un regard circulaire.

- Faites preuve d'empathie afin de faire partager vos émotions et vos sentiments. Si vous avez l'air détendu et confiant, vos auditeurs se détendront et se sentiront en confiance. Si vous leur souriez, ils vous trouveront sympathique et vous rendront votre sourire. Plus encore, s'ils sont convaincus de votre sincérité et de votre intégrité, ils vous écouteront attentivement et évalueront votre message objectivement. Au contraire, si vous leur semblez mal à l'aise, ils se crisperont. Si vous fronchez les sourcils – même inconsciemment – ils feront la moue. Si vous évitez leurs regards, ils se sentiront exclus. Si vous gesticulez, ils auront l'impression que vous ne maîtrisez pas la situation et ne croiront ni en vous ni en ce que vous leur dites.

Les gestes et la voix ponctuent le discours. Tout comme la langue écrite possède un vaste répertoire de signes de ponctuation (virgule, point, point d'exclamation...), l'expression orale dispose elle aussi de moyens spécifiques pour faire ressortir les parties importantes du discours et conférer puissance et vitalité aux mots. Les variations de ton constituent son outil premier. Les répétitions de style proposent des formules, des slogans qui donnent corps au discours. Elles donnent du rythme à l'ensemble. Par exemple, dans son célèbre « Discours à la jeunesse », le « courage ce n'est pas » répond à dix-sept reprises : « Le courage c'est de... »

À VOUS...



Après avoir pris connaissance de ces conseils de Jaurès, qu'est-ce qui vous parle ?

- Qu'avez-vous envie de retenir qui vous paraîtrait particulièrement pertinent dans sa façon de faire ?

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

Notez les deux « pépites » (idées, actions, ressentis que vous gardez précieusement pour vous, à transposer dans votre vie quotidienne professionnelle ou personnelle) venant directement de l'expérience de Jaurès.

Pépité n° 1 :

.....

.....

.....

.....



CHAPITRE 7

L'ADN DE L'ORATEUR OU L'ART DE METTRE SES PENSÉES À L'ÉCOUTE DES SITUATIONS HUMAINES

« De cette rencontre fugace, je ne retiens que la sensation d'une force inflexible, attachée à la terre, qui va droit vers son but. Peu de temps après, je devais comprendre que cette force n'est qu'un élément de son être complexe. Des amis m'avaient invité à dîner, nous étions quatre ou cinq dans une pièce exigüe, soudain il entra, et à partir de cet instant, tout lui appartient : la pièce que sa pleine voix faisait résonner et toute notre attention, paroles et regards, car sa cordialité était si forte, sa présence si manifeste, si chaleureuse d'une plénitude intérieure qu'inconsciemment, tout un chacun sentait la sienne stimulée et intensifiée. »

Stefan ZWEIG, « Jaurès », *Neue Freie Presse*, 6 août 1916.

L'orateur est porté par une « mythologie » qui l'accompagne. Elle est la résultante de plusieurs facteurs : ce que les uns connaissent de l'orateur, ce que l'orateur donne à connaître de lui et surtout ce que l'orateur accomplit.

Ainsi, se crée autour de lui une histoire qui comporte parfois un aspect légendaire. La perception de la réalité d'un être n'est jamais complète mais sujette à interprétation. Il n'est ainsi pas douteux que chacun ait sa propre idée de Jaurès. Autant d'idées que d'individus donc, mais il est néanmoins possible de dégager de grandes tendances. Celles-ci reposent en grande partie sur ce que Jaurès donne à voir et connaître de lui-même.

Le public connaît et présuppose un certain nombre de choses sur lui, ses convictions, etc. Il peut déjà, avant même que le tribun parle, ressentir du scepticisme, de l'enthousiasme, de l'appréhension, du dégoût. Tout le travail de Jaurès, outre le fait de transmettre ses convictions et ses idées, est de convaincre ses adversaires de se rallier à ses vues ; il a pour ce faire un certain nombre d'outils qui soutiennent sa prise de parole.

Celle-ci est facilitée, même si elle ne convainc pas tout le monde, car ses engagements et ses actes sont cohérents. Sûr de lui et de son honnêteté, la

critique, l'ironie ou le cynisme ne peuvent l'atteindre. Ainsi, le « mythe » Jaurès est né de postures et d'actes bien réels qui ont soutenu ses engagements, par leur cohérence, par leur « alignement ».

DIALOGUER AVEC SES CONTRADICTEURS ET SES OPPOSANTS

La pensée de Jaurès a évolué au cours de sa carrière. Le jeune député qui entre à la Chambre en 1885, encore timide et un peu gourde dans son expression, n'est évidemment pas la figure politique qui sera assassinée trente ans plus tard.

D'abord philosophe et historien, il tente de synthétiser des idées. Avec toujours, au cœur de sa pensée, cette intuition que l'État doit être le liant, le facilitateur qui conduirait la nation vers un mieux-être général permettant l'expression pleine et entière de l'Homme. Son premier engagement est donc républicain. D'abord attaché au problème de l'éducation – d'autant plus concerné qu'il est professeur – sa thèse lui permet d'évoluer vers une dimension plus générale. Il adopte donc le socialisme comme moteur de son action.

Le socialisme de Jaurès n'est pas doctrinaire. Sa confrontation avec le monde de la politique d'abord, puis avec les autres socialistes et les hommes au sens large, a fait évoluer son discours, non sur le fond, mais sur les moyens d'action. Son engagement se précise au contact d'hommes comme les ouvriers de Carmaux. C'est la prolongation de sa réflexion qui l'amène à considérer la république comme un système politique valable, mais qui se révèle être une coquille vide. C'est pourquoi il passe de la réflexion à l'action. Il s'engage pour les verriers de Carmaux autant que pour les vigneronniers indépendants du Sud de la France.

C'est là une des caractéristiques de l'orateur : la confrontation permanente des idées et de l'idéal au réel et à la diversité des situations humaines. Il est ainsi passé d'un engagement intellectuel, peut-être désincarné, à un engagement de terrain incarné. Sans renier ses idées, il cherche leur prolongement dans l'action, à savoir dans le socialisme.

Grâce à un aller-retour entre ce qu'il perçoit de la réalité et ce qu'il imagine, il peut nourrir son action d'un point de vue idéologique (concept) et d'un point de vue émotionnel (perception du terrain). C'est en connectant véritablement les deux qu'il gagne en puissance et en aura sur le terrain du

discours : l'émotion vécue sur le terrain est retransmise grâce à la parole. Ce véritable « bain d'émotions » lui est utile pour donner force et conviction à ses interventions.

S'engageant pour Dreyfus après une période d'observation, il se retrouve opposé à Jules Guesde notamment, qui considère l'officier comme un bourgeois, l'ennemi naturel des idées socialistes. Hors de ces considérations dogmatiques, Jaurès s'engage, lui, pour l'homme.

Ainsi, il ne pratique pas un socialisme exclusif mais inclusif : tout ce qui peut être défendu au nom d'idéaux universels doit l'être au-delà des luttes partisans. Là encore Jaurès a perçu la félonie des procédés utilisés à l'encontre de Dreyfus. Peu importe que celui-ci soit un bourgeois, un juif ou un « ennemi de classe », c'est un homme bafoué dans ses droits qui mérite d'être défendu, pour sa réhabilitation et pour celle de l'humanité !

Battu aux élections de 1898 (l'installation de la verrerie ouvrière à Albi et son ardente défense de Dreyfus ont précipité sa défaite), Jaurès devient codirecteur de *La Petite République*. C'est dans les colonnes de ce journal qu'il publie « Les preuves » relatives à l'affaire Dreyfus. Il dirige également une *Histoire socialiste de la France contemporaine* pour laquelle il rédige les volumes consacrés à la Révolution française.

Selon Henri Berna, Jaurès prend conscience des résistances de la société aux idées socialistes et des dangers révélés par la montée du nationalisme et de l'antisémitisme. Il décide de défendre la République et soutient le gouvernement Waldeck-Rousseau. Il est vrai qu'un premier pas d'ouverture a été franchi avec la nomination du socialiste Alexandre Millerand au Commerce et à l'Industrie. « Un voyage de mille lieues commence forcément par un premier pas. »

Jaurès et son parti s'engagent nettement en faveur du bloc des gauches et du gouvernement Combes (1902-1905), instigateur de la séparation des Églises et de l'État (9 décembre 1905). Cependant, les réformes sociales tardent. Jaurès, vice-président de la Chambre en 1902, n'est pas réélu à cette fonction. À partir de 1905, il redevient un militant actif, se consacrant pleinement à la recherche du consensus entre les sensibilités socialistes.

Jaurès est réélu député du Tarn en 1902, 1906, 1909 et 1914 et fonde le quotidien *L'Humanité* en 1904. Il infléchit ses choix stratégiques et donne la priorité à l'unité socialiste. Celle-ci, sous pression de l'Internationale, se réalise au congrès du Globe (avril 1905) avec la création de la Section française de l'Internationale ouvrière (SFIO).

Mais il faut toute l'ardeur de Jaurès pour maintenir une unité si fragile. Critiqué, Jaurès ne ménage ni sa force ni son énergie, lors de plusieurs entretiens et discours, pour convaincre ses différents camarades. Dirigeant politique important, il engage le dialogue avec les syndicalistes révolutionnaires de la CGT et lutte contre l'expédition coloniale au Maroc.

Enfin, Jaurès cultive une proximité avec ses électeurs, proximité physique, mais aussi intellectuelle. Leurs préoccupations ne le quittent jamais : ainsi au cours d'un voyage à Lisbonne, en 1911, il acquiert la conviction que les langues régionales doivent être enseignées dans les écoles. S'il a toujours parlé occitan et suivi le mouvement littéraire en langue d'oc, notamment en écrivant des critiques dans *La Dépêche du Midi* sous le pseudonyme « Le Liseur », il n'avait jamais pris position en faveur de son enseignement. Il le fait dans deux articles où il propose de s'appuyer sur les connaissances linguistiques des enfants occitans, basques et bretons pour comparer les langues régionales au français et ainsi développer leur jugement et leur raisonnement grâce au développement d'un esprit de comparaison. Est ainsi posée l'idée d'utiliser les spécificités de chacun afin de trouver ce qui rassemble.

Comme il est affiché dans le congrès de 1908 de Toulouse, l'objectif de Jaurès est donc de « propager », c'est-à-dire de défendre les intérêts du prolétariat avec deux moyens : le souci de vérité et le souci d'unité. Ce qu'il fait en dialoguant avec toutes les mouvances socialistes et en respectant le choix des électeurs. Les ouvriers sont-ils pour l'abrogation de la propriété privée pour passer à une forme de propriété collective ? Cela ne le choque pas et n'entre pas en contradiction avec ses valeurs ; il va donc déposer des amendements en ce sens à l'Assemblée. Au sens de l'engagement s'ajoute le sens du service.

Il renonce d'ailleurs à l'institutionnalisation de sa fonction. Alors que lui a été proposée une circonscription parisienne pour être élu député, il refuse, récusant l'idée même du parachutage, qui déracine l'homme de ses valeurs.

TROUVER LE DÉNOMINATEUR COMMUN POUR RASSEMBLER LES PLURALISMES

« On ne cesse pas d'être patriote en entrant dans la voie internationale qui s'impose au complet épanouissement de l'humanité, pas plus qu'on ne cessait à la fin du siècle dernier d'être

Provençal, Bourguignon, Flamand ou Breton en devenant Français. Les internationalistes peuvent se dire, au contraire, les seuls patriotes, parce qu'ils sont les seuls à se rendre compte des conditions agrandies dans lesquelles peuvent et doivent être assurés l'avenir et la grandeur de la patrie, de toutes les patries, d'antagoniques devenus solidaires. »

En 1896, à Londres, Jean Jaurès participe à un congrès de la deuxième Internationale. Pour la première fois, il rencontre les représentants du mouvement ouvrier du monde entier : « Un peu d'internationalisme éloigne de la patrie. Beaucoup d'internationalisme en rapproche. »

Le premier combat est celui de la réforme et de la République, Jaurès n'ayant jamais accepté de remettre en cause la République parlementaire. Le débat est relancé au congrès de l'Internationale, à Paris en 1900, Jaurès préside alors les travaux.

En 1904 à Amsterdam, pour le VIe congrès de l'Internationale, l'unité des socialistes français est au cœur des discussions. Vingt-deux nations sont représentées. La délégation française est constituée par ses membres les plus brillants : Jules Guesde, Édouard Vaillant, Gustave Delory (premier maire socialiste d'une grande ville, en l'occurrence Lille), Marcel Cachin, Aristide Briand et évidemment Jean Jaurès. Mais ce dernier est isolé du fait du rejet de sa proposition de participation possible à un gouvernement par les socialistes allemands, tels Karl Kautsky, August Bebel et Rosa Luxembourg.

Les décisions essentielles ne sont pas prises, néanmoins les symboles sont forts au congrès d'Amsterdam. Le Russe Gueorgui Plekhanov et le Japonais Katayama Sen échangent une poignée de main alors que leurs pays sont en guerre. Ce geste est repris ensuite par Jules Guesde et Jean Jaurès. L'appel à l'unité est clairement affiché et la création d'une commission d'unification est décidée.

Les dix dernières années de sa vie, Jean Jaurès s'attaque aux menaces contre la paix, surtout pendant les guerres balkaniques. Il rédige en 1910 une importante proposition de loi consacrée à l'armée nouvelle dans laquelle il préconise une organisation de la Défense nationale fondée sur la préparation militaire de l'ensemble de la Nation. Il mène une vigoureuse campagne contre la loi des trois ans de service militaire, votée en 1913.

1914 semble apporter de nouvelles raisons d'espérer. La guerre dans les Balkans est finie et les élections en France sont un succès pour les

socialistes. Mais les événements se précipitent. L'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand à Sarajevo le 28 juin 1914 ne prend une dimension dramatique qu'avec l'ultimatum autrichien à la Serbie. Jaurès tente d'infléchir la politique gouvernementale dans un sens favorable à la paix.

Pacifiste mais pas antimilitariste, Jaurès appelle à une grève générale, peu avant le déclenchement de la Première Guerre mondiale, qui, si elle n'est pas suivie, devra laisser place à la défense nationale. Ses prises de position en faveur du pacifisme le rendent très impopulaire parmi les nationalistes. Son assassinat facilite le ralliement de la gauche et des socialistes à l'« Union sacrée ».

« Non, l'internationalisme n'est ni l'abaissement, ni le sacrifice de la patrie. Les patries, lorsqu'elles se sont constituées, ont été une première et nécessaire étape vers l'unité humaine à laquelle nous tendons et dont l'internationalisme, engendré par toute la civilisation moderne, représente une nouvelle étape, aussi inéluctable. Et de même que la patrie française ne s'est pas organisée contre les différentes provinces qu'elle arrachait à un antagonisme caduc pour les solidariser, mais en leur faveur et pour leur plus libre et large vie, de même la patrie humaine que réclame l'état social de la production, de l'échange et de la science, ne s'opère pas, ne peut pas s'opérer aux dépens des nations de l'heure présente, mais à leur bénéfice et pour leur développement supérieur. »

En promouvant l'internationalisme, Jaurès va jusqu'au bout de sa démarche, entamée par l'action locale auprès des ouvriers de Carmaux, et de son souhait de la création d'une « humanité-monde ». Dès lors sa méthode d'action passe par le rapport à son environnement, aux contraintes et aux hommes.

ÉCRIRE POUR SOUTENIR L'ACTION

Autant homme de parole que d'écrit, Jaurès défend ses idées par l'action politique et par le journalisme. C'est un moyen pour lui de développer et de préciser ses pensées de manière plus étoffée et moins enflammée que lors de ses interventions publiques. Mais c'est aussi la possibilité de rester connecté à l'actualité et de garder une cohérence avec sa pensée.

Le premier numéro de *L'Humanité* paraît le lundi 18 avril 1904. Pour Jaurès, ce nouveau « journal socialiste quotidien » doit être, dans un premier temps, un outil d'unification du mouvement socialiste français et par la suite un des leviers de la lutte révolutionnaire. Dans son premier éditorial, Jaurès fixe deux règles de fonctionnement à son nouveau journal : la recherche d'informations plurielles et exactes pour donner « à toutes les intelligences libres le moyen de comprendre et de juger elles-mêmes les événements du monde » et l'indépendance financière.

« Le titre même de ce journal, en son ampleur, marque exactement ce que notre parti se propose. C'est, en effet, à la réalisation de l'humanité que travaillent tous les socialistes. L'humanité n'existe point encore ou elle existe à peine. À l'intérieur de chaque nation, elle est compromise et comme brisée par l'antagonisme des classes, par l'inévitable lutte de l'oligarchie capitaliste et du prolétariat. Seul le socialisme, en absorbant toutes les classes dans la propriété commune des moyens de travail, résoudra cet antagonisme et fera de chaque nation enfin réconciliée avec elles-mêmes une parcelle d'humanité. »

De cette manière, il a laissé une trace écrite de ce qu'il a fait et dit. C'est le moyen d'être en contact avec tous ses lecteurs, tous ses partisans et évidemment les militants. C'est un moyen de raffermir l'unité.

« Cette nécessaire évolution sociale sera d'autant plus aisée, que tous les socialistes, tous les prolétaires, seront plus étroitement unis. C'est à cette union que tous ici, dans ce journal, nous voulons travailler. Je sais bien qu'elle est aujourd'hui, dans tous les pays, l'âpreté des controverses et des polémiques entre les socialistes. Je sais quel est le conflit des méthodes et des tactiques ; et il y aurait enfantillage à prétendre couvrir ces oppositions d'une unité extérieure et factice. L'union ne peut naître de la confusion. Nous défendrons toujours ici, en toute netteté et loyauté, les méthodes d'action qui nous semblent les plus efficaces et les plus sûres. Mais nous ne voulons pas aggraver, par l'insistance des controverses et le venin des polémiques, des dissentiments qui furent sans doute inévitables, et que le temps et la force des choses résoudront certainement. Socialistes révolutionnaires et socialistes réformistes sont avant tout, pour nous,

des socialistes. S'il est des groupes qui, çà et là, se laissent entraîner par passion sectaire à faire le jeu de la contre-révolution, nous les combattons avec fermeté. Mais nous savons que dans les deux fractions socialistes, les dévouements abondent à la République, à la pensée libre, au prolétariat, à la Révolution sociale. Sous des formules diverses dont quelques-unes nous paraissent surannées et par conséquent dangereuses, tous les socialistes servent la même cause. Et l'on verra à l'épreuve que, sans rien abandonner de nos conceptions propres, nous tâcherons ici de seconder l'effort de tous. »

Par ailleurs, Jaurès « ouvre » son journal à une multitude de collaborateurs dont beaucoup d'anciens dreyfusards : Anatole France et Léon Blum par exemple. Il offre également une tribune aux militants de la CGT qui permet au journal d'être connecté aux actions de terrain.

Ce geste d'ouverture n'est pas anodin puisque la CGT, voulant faire cavalier seul, s'est désolidarisée de la SFIO. La confédération syndicale est beaucoup plus radicale et prône la disparition pure et simple du patronat et du salariat, en faisant de la lutte des classes son motif essentiel d'action. Jaurès poursuit ainsi son travail d'écoute et de dialogue.

MONTRER LES ÉGAREMENTS ET ÉVEILLER LES INTELLIGENCES

Chez Jaurès, l'engagement est total. Toutes ses capacités sont mobilisées pour faire progresser les idées socialistes, et avec elle la condition des classes défavorisées, de l'humanité.

Dans *Jean Jaurès et la religion du socialisme*, Vincent Peillon explique : « La réalité de la position de Jaurès, qui prend en apparence la forme d'un ralliement, c'est qu'en introduisant l'idée d'une possible participation, soit d'une conciliation ou à tout le moins d'une atténuation par degrés des contradictions de classe, il ruine l'antagonisme nécessaire qui conduit à l'issue révolutionnaire [...] Ce que Jaurès oppose à la "dictature du prolétariat" et à la "dictature révolutionnaire", c'est bien le "suffrage universel toujours plus éduqué", c'est-à-dire un refus absolu et jamais démenti de la violence. »

Jaurès ne cesse de dénoncer toute forme d'« action violente ». Dans la « Préface aux discours parlementaires », la charge est très vive contre

Auguste Blanqui mais plus encore contre Jules Guesde, contre sa « rhétorique de violence » et sa « fanfare d'assaut ».

Dans son « Discours au congrès de Toulouse » de 1908, Jaurès choisit comme angle d'attaque de s'engouffrer dans la brèche ouverte par les partisans du « coup de main » et d'opposer les mots et les réalités, les discours et les actes :

« Comment vous irez au combat, comment vous éduquerez le prolétariat, si votre action est d'un côté et vos formules de l'autre, s'il y a perpétuellement entre l'action et le mot, entre le vigoureux instinct de bataille qui est le nôtre et la stérilité des négations doctrinales, une contradiction mortelle ? »

Tout l'effort de Jaurès est de montrer que la violence présente dans l'histoire, dans la société actuelle, du fait des inégalités économiques et sociales, mais aussi des nationalismes agressifs, ne peut être vaincue par le recours à la force, qu'elle soit celle d'une armée en guerre ou d'un prolétariat en armes.

Jaurès, par ce refus systématique de la violence envers des adversaires ou entre les militants de même camp, envers le système démocratique et/ou républicain, a une position de rassembleur. Il souhaite avant tout sortir du manichéisme qui peut caractériser la politique en proposant à chacun de se joindre à une action collective.

Il est donc bien une incarnation de l'orateur qui veut élever son public, être accueillant et bienveillant, toujours avec le souci de lui apporter le meilleur.

Laissons conclure l'écrivain Jean Guéhenno, qui l'avait entendu dans sa jeunesse : « Il était devenu l'Orateur au sens le plus profond que ce mot ait eu dans les républiques antiques. *Orator*, l'homme qui parle et ainsi définit le monde, lui donne vie pour nous, les hommes, et le range, et le corrige s'il y a lieu, l'homme qui plaide et qui persuade et qui convainc et qui prie, et qui ainsi nous change et nous convertit à la justice et à la vérité. Ce n'est pas assez dire qu'il croyait en ce pouvoir de la parole humaine. Il ne voyait pas d'autre moyen de notre salut. Mais c'était à la condition que l'orateur, comme il l'avait décidé pour lui-même, "eût toujours le courage de ses opinions" et qu'il crût à l'intelligence des autres plus qu'à la sienne propre. »

CONSTRUIRE ET CONSERVER SA COHÉRENCE

Si Jaurès trouve des détracteurs et des adversaires politiques, une forme d'unanimité existe autour de son talent. Toutefois un talent quel qu'il soit ne saurait suffire à forcer l'admiration des alliés comme des adversaires s'il n'était pas appuyé sur une dimension beaucoup plus profonde. Beaucoup d'hommes politiques sont talentueux et peu restent à ce point dans la mémoire collective.

En quelques points clés, voici comment pourrait se résumer la méthode de Jaurès pour rester cohérent tout en trouvant toujours de nouveaux horizons à sa pensée, tout en cultivant son ouverture d'esprit.

- Quel est le monde auquel je veux contribuer ? Jaurès souhaite contribuer à un monde meilleur dans lequel justice et égalité seraient les règles de fonctionnement normales.
- Quelle est ma vision de ce que je dois conduire, faire, réaliser ? Pour pouvoir y parvenir, il faut véritablement créer une « humanité unie », totale, qui permette à chacun de se sentir solidaire. Pour cela, l'aboutissement du message de Jaurès se fait au travers de son rôle de véritable « artisan de la paix ».
- Qu'est-ce qui va, moi orateur, me motiver durablement ? Tant qu'il y aura des raisons de lutter pour l'amélioration de la condition sociale, Jaurès pourra exprimer cet espoir.
- Qu'est-ce qui, en dépit des difficultés, va me donner de l'énergie ? L'optimisme, les résultats obtenus même si ce sont de petites victoires (formation de la SFIO, constitution de la verrerie de Carmaux...), l'observation des progrès effectués depuis la Révolution française.
- Quelle est ma conviction sur le sujet que je dois traiter ? Jaurès est convaincu que le socialisme est la réponse à l'inégalité du monde.

Ce travail de clarification, Jaurès le fait de manière incessante. S'il sait pourquoi il se bat, la course des événements l'oblige à constamment réévaluer son action et ses objectifs à court terme. Ainsi, par exemple, il se fait le chantre de la paix car les circonstances européennes l'y poussent. Toutefois, c'est un discours qui s'intègre parfaitement à sa pensée et à ses objectifs.

Cet accord entre ses pensées, ses sensations et ses actes, Jaurès y arrive grâce à la connexion et à cohérence de trois dimensions :

- La connaissance de son sujet : il se fait autant par le travail et la répétition que par la collecte des « émotions et des idées du monde », la spontanéité des réactions et de l'action que Jaurès perçoit et qui lui permet de connecter pensée et ressenti.
- La résonance émotionnelle de son sujet (en quoi je me sens concerné, impliqué) : Jaurès était doué d'une très forte empathie, capable de véritablement sentir les émotions des autres. Il s'appuie d'ailleurs sur celles-ci pour donner du souffle à son action et à ses discours.
- La rigueur et la cohérence dans son action : Jaurès n'entame rien qui ne corresponde pas à ses principes et à son combat. Il est prêt à agir pour des causes auxquelles il n'aurait pas forcément pensé si elles ne s'étaient pas confrontées à son quotidien.

C'est ainsi en ayant répondu à un certain nombre de questions très simples que Jaurès a pu se mettre en cohérence avec lui-même, avec le monde et avec les autres.

Ce travail de chaque instant permet une stabilité et une plus grande efficacité dans le discours, non pas comme un exercice éphémère mais pour que la parole porte sur le long terme.

LES BONS CONSEILS DE JAURÈS...

pour s'adapter à toutes les situations et fédérer

- Éliminez pour un temps les clivages, culturels, intellectuels ou hiérarchiques ; de cette manière vous n'excluez personne, ne provoquez ni rancœur ni déconsidération. Jaurès réussissait à s'adapter et à fédérer les notables, les professeurs, les étudiants, les lycéens, les députés, les militants, les ouvriers et les paysans.

 - Adoptez une attitude bienveillante envers votre public. Cela requiert de vous mettre dans une disposition d'esprit particulière aussi bien dans les relations quotidiennes individuelles et collectives, et dans les circonstances exceptionnelles comme une prise de parole. Pour cela :
 - faites valoir l'intérêt collectif par-dessus l'intérêt individuel (le vôtre) ;

 - faites preuve d'empathie en montrant à votre public que vous comprenez son ressenti, ses idées ;

 - cherchez ensemble une solution de coopération en valorisant le questionnement plutôt que l'affirmation ;

 - valorisez les résultats déjà obtenus ;

 - utilisez les erreurs constatées comme autant de possibilités de reformuler et d'éclairer votre propos, de manière positive.

 - Visez autant le cœur que l'intelligence, la passion que la raison en suivant la célèbre formule de Jaurès : « Le courage, c'est d'aller à l'idéal et de comprendre le réel. » Le réel n'est jamais absent des discours, il est facile à présenter de manière cartésienne, notamment lors d'assemblées générales. Mais comment exprimer la vision, l'ambition, l'idéal ? Pour faire partager votre « idéal » à votre auditoire, vous devez, à l'instar de Jaurès, donner de vous-même, de votre essence : des chemins parcourus dans votre enfance, de l'impression suscitée par un lever de soleil, de l'émoi suscité par une œuvre d'art, de l'indignation soulevée par un article de presse. Vous pourrez ainsi susciter et fédérer les énergies positives.
-
-

À VOUS...



Après avoir pris connaissance de ces conseils de Jaurès, qu'est-ce qui vous parle ?

- Qu'avez-vous envie de retenir qui vous paraîtrait particulièrement pertinent dans sa façon de faire ?

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

Notez les deux « pépites » (idées, actions, ressentis que vous gardez précieusement pour vous, à transposer dans votre vie quotidienne professionnelle ou personnelle) venant directement de l'expérience de Jaurès.

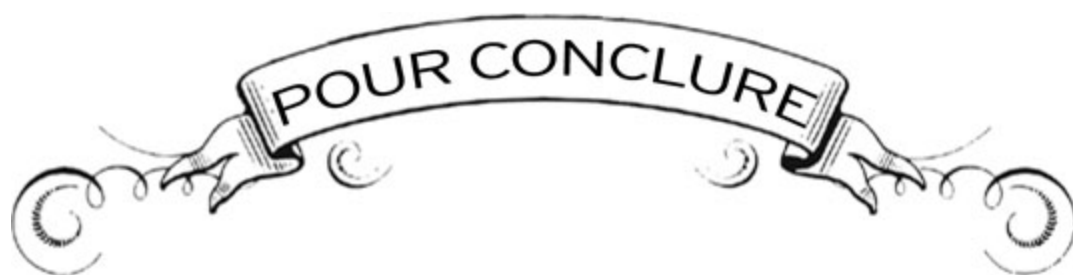
Pépité n° 1 :

.....

.....

.....

.....



1914-2014 : JAURÈS, LES CLÉS DE SON ART ORATOIRE

« Sa force puissante, naturelle, s'alliait à une douceur rayonnante qui était comme le reflet de la plus haute culture morale. Il renversait les rochers, tonnait, ébranlait, mais ne s'étourdissait jamais lui-même, il était toujours sur ses gardes, saisissait admirablement l'écho qu'il provoquait dans l'assemblée, parait les objections, balayant quelquefois impitoyablement, tel un ouragan, toute résistance sur son chemin, parfois écartant les obstacles avec magnanimité et douceur comme un maître, un frère aîné. Ainsi le marteau-pilon gigantesque réduit en poussière en bloc énorme ou enfonce avec précision un bouchon dans une bouteille sans la briser. »

Léon TROTSKY, « Jean Jaurès », *Les Cahiers communistes*, 1924.

À la veille d'une prise de parole particulièrement importante pour vous, vous hésitez, ne trouvant ni le ton, ni les mots et le stress monte. Alors que vous souhaitez, grâce à ce discours remercier, fédérer ou déployer les énergies, vous êtes anxieux face aux attentes de votre auditoire. Votre « zone de confort » est mise à rude épreuve.

Tout au long de cette lecture, vous avez repéré des conseils, des recommandations qu'il vous semble utile de suivre et de transposer dans votre quotidien d'orateur ou simplement lors de vos occasionnelles prises de paroles.

À partir de cet exemple de Jaurès, voici quelques cas concrets de retours de formation.

1. Fédérer ses équipes

Un groupe de seize jeunes managers, membres d'une équipe d'encadrement d'un service logistique est invité à découvrir sur une journée un exemple concret de la capacité à « créer l'adhésion et à convaincre » autour du personnage de Jean Jaurès.

Les objectifs du manager de l'équipe sont les suivants :

- prendre conscience des aspects clés de leur management ;

- travailler leur communication orale ;
- pouvoir maîtriser leur prise de parole en public autour de la gestuelle, de la structuration du message, du placement de la voix... ;
- avoir la capacité à travers leurs prises de parole en public de créer une adhésion de leurs collaborateurs au projet d'entreprise.

Il s'agit de transmettre de manière efficace le nouvel alignement stratégique de l'entreprise.

Au café historique « Le Croissant », là où Jaurès avait ses habitudes, les participants ont d'abord ressenti la force des discours du tribun grâce au travail d'un acteur autour d'extraits de six discours clés :

- « Le scandale de Panama », séance parlementaire du 8 février 1893 ;
- « L'affaire Dreyfus », chez Léon Blum le 7 juillet 1898 ;
- la vision sociale de Jaurès, extrait de *L'Armée nouvelle*, 1910 ;
- « L'Alliance des peuples », discours, juillet 1905 ;
- « Discours à la jeunesse », Albi, 30 juillet 1903 ;
- « Contre la peine de mort », séance parlementaire du 18 novembre 1908.

Puis un metteur en scène a fait travailler les techniques de l'oralité déclinées sur trois axes : être vu/être entendu/être compris.

Chaque participant doit faire une entrée avec une annonce claire et convaincante suivant la posture AORIS (Avancer, Ouvrir, Regarder, Inspirer, Sourire).

Au-delà des techniques apprises, l'un des participants s'est interrogé sur la capacité de Jaurès à rassembler pour entraîner l'adhésion du maximum de personnes : notables, étudiants, lycéens, députés, militants, ouvriers... Au quotidien, le jeune manager est confronté à une extrême hétérogénéité culturelle et intellectuelle dans son équipe, mais il ne s'était jamais interrogé sur la perception et la portée de ses prises de parole.

Pour lui, un discours adressé à ses collaborateurs n'était qu'un moment informatif où il donnait ses instructions mais jamais il n'avait pensé que ce moment pouvait être fédérateur pour son équipe et qu'il permettait de poser sa vision et ses valeurs.

Avec cette prise de conscience et aidé depuis par un coach personnel, le jeune manager travaille depuis chacune de ses interventions, tentant de mobiliser au maximum l'énergie de son équipe.

2. Structurer un discours par l'utilisation des métaphores

Au cours d'une formation à la prise de parole, les participants sont invités à utiliser le « Discours à la jeunesse » de 1903 sur le thème du courage. L'un des participants a l'intuition que le défaut principal de sa prise de parole vient de son manque d'utilisation d'images et de métaphores qui permettrait à son auditoire de mieux capter le message.

Avec l'aide de l'animateur, il cherche à traduire son message par l'usage de dessins, de photos et laisse son imagination lui suggérer des parallèles entre ses idées et ses passions.

Peu à l'aise au début de son discours qui doit lancer la mise en place d'un nouveau plan stratégique sur trois ans au sein de son département, il s'inspire d'un général de l'armée napoléonienne pour concrétiser son idée de développer un plan d'action pour la conquête de nouveaux marchés.

Deux types de résultats concrets, fruit de cette formation, apparaissent :

- Il prend plaisir à relier son message avec son intérêt pour les grandes épopées militaires.
- Il a des retours positifs de son auditoire, trouvant son discours intéressant et mobilisateur.

3. Cultiver son esprit d'ouverture

Les discours de Jaurès se caractérisent par son ouverture d'esprit. Il est un lettré passionné et un professionnel aux multiples expertises : philosophe, linguiste, historien, journaliste, militant et politicien.

Voici quelques questions qu'il convient de se poser avant une prise de parole et qui donnent du « fond » au discours :

- Quel est le monde auquel je veux contribuer ?
- Quelle est la vision de ce que je veux conduire ?
- Qu'est-ce qui va, moi orateur, me motiver durablement ?
- Quel est, en dépit des difficultés, ce qui me donne de l'envergure ?
- Quelle est ma conviction sur le sujet que je dois traiter ?

Un manager opérationnel doit intervenir régulièrement lors des codirs pour présenter l'état d'avancement d'un processus de réorganisation sur trois ans. Sa prise de parole est souvent très succincte, orientée chiffres et état d'avancement de la réorganisation. Les retours que la DRH lui a faits sont les suivants :

- discours monocorde, ressenti comme peu impliquant et motivant ;
- posture non verbale en contradiction avec le contenu du discours (bras croisés, posture figée, ne regarde pas son auditoire, même sonorité de

voix...)

Suite à une journée de formation autour du thème « Faire gagner en impact vos prises de parole avec l'aide de Jaurès », le manager découvre la parole cohérente de Jaurès autour de trois dimensions :

- la connaissance de son sujet ;
- la résonance émotionnelle de son sujet (en quoi je me sens concerné, impliqué ?) ;
- le pragmatisme dans l'action.

Avec l'aide de la consultante, il commence par analyser ses moteurs de motivation (ce qui le motive profondément dans cette restructuration). À partir de ces ressorts, il élabore son futur discours faisant appel à la fois au factuel et à l'émotionnel.

Le discours se passe bien et se révèle être un formidable déclic qui va lui permettre de modifier sa posture et déployer son esprit d'ouverture.

Jean Jaurès aurait à cœur de vous donner quelques conseils pour votre future prise de parole.

À VOUS...



À la lumière de ces différents conseils, quelles sont les pépites, les conseils qui vous ont le plus parlé, qui vous ont semblé pertinents et efficaces ?

- Notez-les :

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

Pour chacun des conseils sélectionnés, prenez le temps de répondre aux questions suivantes.

1. À quoi pourrait ressembler l'action (pensez cette action comme un axe de progrès ou de développement : quelque chose que vous ne faites pas ou pas de façon optimale) que je pourrais entreprendre, à partir des conseils de Jaurès ?

– Qu'est-ce qui caractériserait cette action ?

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

– Quels seraient ses objectifs ?

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

– Ses atouts (ce qu'elle promet) ?

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

BIBLIOGRAPHIE

BERNA Henri, *Du socialisme utopique au socialisme ringard*, Paris, Mon Petit Éditeur, 2012.

CLAVILIER Pierre, *Jean Jaurès, l'éveilleur des consciences*, Paris, Éditions du Jasmin, 2013.

GALLO Max, *Le Grand Jaurès*, Paris, Robert Laffont, 1999.

JAURÈS Jean, *De la réalité du monde sensible*, introduction de Jacques Cheminade, Paris, Éditions Alcuin, 1994.

JAURÈS Jean, *Rallumer tous les soleils*, préface de Jean-Pierre Rioux, Paris, Omnibus, 2006.

LAUNAY Michel, *Jaurès orateur ou l'oiseau rare*, Paris, Jean-Paul Rocher Éditeur, 2000.

PEILLON Vincent, *Jean Jaurès et la religion du socialisme*, Paris, Grasset, 2000.

RABAUT Jean, *1914. Jaurès assassiné*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1984.

REBÉRIOUX Madeleine, *La République radicale ? 1898-1914*, Paris, Le Seuil, 1975.

REBÉRIOUX Madeleine, *Jaurès. La parole et l'acte*, Paris, Gallimard, coll. « Découvertes », 1994.

RIOUX Jean-Pierre, *Jean Jaurès*, Paris, Librairie académique Perrin, 2005.

REMERCIEMENTS

Nous tenons à remercier Guillaume Pigeat pour son accompagnement tout au long de l'ouvrage et pour la justesse de ses analyses, particulièrement aux chapitres 3, 4 et 7. C'est avec plaisir que nous l'aiderons et lirons ses futurs ouvrages.

À Anne Vermès pour sa confiance, son guidage et ses remarques toujours pertinentes.

À toute l'équipe d'Eyrolles et à la relecture attentive d'Isabelle Chave.

INDEX

A

Alberdi 63
Aliot, Louis 15
Auriol, Vincent 86, 91

B

Barbaza, Louis 23
Barbaza, Marie-Adélaïde 22-23
Barrès, Maurice 21, 43, 45, 69, 77, 92, 94, 98
Bergson, Henri 27
Blanqui, Auguste 112
Blum, Léon 48, 95, 111, 122
Bois, Louise 83
Bracke 68
Brousse, Paul 53

C

Calvignac, Jean-Baptiste 43-44, 50
Carnot, Sadi 31
Casimir-Perier 6, 45
Cheminade, Jacques 40
Cicéron 24, 28, 78
Clemenceau, Georges 28, 66, 69-71, 73, 77, 85, 94
Comert, Pierre 83

D

Dalbert, George 34
Danton 82
Daudet, Léon 10
Deltour, Félix 24, 26
Démosthène 28
Desrousseaux, Alexandre-Marie 92
Dreyfus, Alfred 10, 47-48, 53, 55, 60, 105-106, 122
Dupuy, Charles 6
Durkheim, Émile 27

F

Ferry, Jules 26, 28-29, 42, 51
Fichte, Johann Gottlieb 28
France, Anatole 6-13, 15, 31, 44, 51-54, 63, 69, 86, 92, 94, 105-106, 109, 111
François-Ferdinand, archiduc 109

G

Gambetta, Léon 26-27, 29
Gérault-Richard 6
Gohier, Urbain 8
Guéhenno, Jean 113
Guesde, Jules 53, 66, 84, 86, 96, 105, 112

H

Hegel, Georg Wilhelm Friedrich 28

J

Jaurès, Benjamin 22
Jaurès, Jean-Louis-Charles 22
Jaurès, Jules 22
Jaurès, Louis 21, 24
Jullian, Camille 27
Justo, Juan B. 65

K

Kant, Immanuel 28
Kergariou, comte de 30

L

Launay, Michel 78, 95
Lavergne, Bernard 23
Lesbazeilles 27
Lesseps, Ferdinand de 44-45
Lévy, Louis 85
Luther, Martin 28

M

Mallarmé, Stéphane 81
Martin du Gard, Roger 94
Marx, Karl 28, 86
Mauriac, François 95
Maurras, Charles 8
Messimy, Adolphe 85
Millerand, Alexandre 53, 106
Mirabeau 82

P

Péguy, Charles 10
Peillon, Vincent 112
Plekhanov, Gueorgui 108
Poincaré, Raymond 11-12

Q

Quintilien 78

R

Rabaut, Jean 83

Reinach, Jacques de 45

Renard, Jules 26, 84, 92, 94

Rioux, Jean-Pierre 47, 49

Romain, Jules 92

Royal, Ségolène 15

S

Salomon, Charles 39

Sarkozy, Nicolas 15

T

Thiers, Adolphe 22

Thomas, Frédéric 23

V

Vaillant, Édouard 53

Villain, Raoul 8, 10

Viviani, René 7, 9

Z

Zola, Émile 15, 48

TABLE DES BONS CONSEILS

LES BONS CONSEILS DE JAURÈS...
pour donner un écho favorable à ses discours

LES BONS CONSEILS DE JAURÈS...
pour construire sa force de conviction

LES BONS CONSEILS DE JAURÈS...
pour aligner tête-cœur-corps

LES BONS CONSEILS DE JAURÈS...
pour faire résonance avec son auditoire

LES BONS CONSEILS DE JAURÈS...
pour structurer un discours

LES BONS CONSEILS DE JAURÈS...
pour prendre la parole

LES BONS CONSEILS DE JAURÈS...
pour s'adapter à toutes les situations et fédérer

TABLE DES MATIÈRES

MODE D'EMPLOI

La collection « Histoire et management »

CHAPITRE 1

UNE VOIX BRISÉE

Le vendredi 31 juillet 1914, au café « Le Croissant »...

Pourquoi ont-ils tué Jaurès ?

L'ultime défenseur de la paix

Une parole claire et visionnaire

Sa résonance actuelle

CHAPITRE 2

LES PIEDS AU SOL ET LA TÊTE DANS LES ÉTOILES

Une conviction : servir l'État

Une belle nature...

... trempée dans les humanités gréco-latines

Réfléchir globalement...

... et agir localement

CHAPITRE 3

CONSTRUIRE SA COHÉRENCE

Le sens cosmique

Du faux départ à la course en tête

Renouveler son enracinement avec les ouvriers de Carmaux

Élever les débats du scandale de Panama

Prendre des risques : « les preuves » de l'affaire Dreyfus

Tous les combats sont sociaux !

Fédérer les idées : naissance de la SFIO

CHAPITRE 4

TOUS LES PUBLICS, PARTOUT, TOUT LE TEMPS

Se parler, parler à ses semblables
Parler aux étudiants : allumer la flamme
Parler au monde : rassembler
Parler à ses alliés : concilier
Le duel avec Clemenceau

CHAPITRE 5

L'ÉLABORATION DES DISCOURS : LA STRUCTURE

L'étude de la rhétorique
La préparation : vers le monde et l'humain (*inventio*)
La scénarisation de l'intervention (*dispositio*)
La mémorisation (*memoria*)

CHAPITRE 6

LA DÉCLAMATION : DIRE LE VRAI ET VIVRE AVEC « LA FOULE DES VIVANTS »

Le langage corporel : présence, posture et gestuelle (*actio*)
La voix et le rythme (*elocutio*)
L'émotion : charisme, magnétisme et empathie

CHAPITRE 7

L'ADN DE L'ORATEUR OU L'ART DE METTRE SES PENSÉES À L'ÉCOUTE DES SITUATIONS HUMAINES

Dialoguer avec ses contradicteurs et ses opposants
Trouver le dénominateur commun pour rassembler les pluralismes
Écrire pour soutenir l'action
Montrer les égarements et éveiller les intelligences
Construire et conserver sa cohérence

POUR CONCLURE

1914-2014 : JAURÈS, LES CLÉS DE SON ART ORATOIRE

BIBLIOGRAPHIE

REMERCIEMENTS

INDEX

TABLE DES BONS CONSEILS

Pour suivre toutes les nouveautés numériques du Groupe Eyrolles,
retrouvez-nous sur Twitter et Facebook

 [@ebookEyrolles](#)

 [EbooksEyrolles](#)

Et retrouvez toutes les nouveautés papier sur

 [@Eyrolles](#)

 [Eyrolles](#)